

# Outre Monde

*La croisée de tous les chemins...*

## Dans ce numéro :

### Les sirènes de Lambda Velorum

Texte de Hans Delrue  
Illustration de Clg

### Les déchets Z

Texte de Aurélie Wellenstein  
Illustration de Alda

### Chevaux-monstres

Article de Aurélie Wellenstein

### Notre Mère

Texte de Philippe Deniel  
Illustration de Elie Darco

### Triviale Poursuite

Texte de Philippe Goaz  
Illustration de Tony Patrick Szabo

### Step by step, par Tony Patrick Szabo

### Dans la peau

Texte de Thomas Spok  
Illustration de Nathy

### Angelus

Texte de Nicolas Valinor  
Illustration de Jonathan Harker

### Un monstre qui vient de loin...

Article de Didier Reboussin

### Les chasseurs dans la nuit

Texte de David Osmay  
Illustration de Akae

### Arthura

Texte de Cyrille de Sainte Marévillie  
Illustration de Grem



## Édito

Licornes, dragons, griffons, vampires et extra-terrestres, d'incroyables créatures peuplent nos rêves, nos légendes, nos créations artistiques comme si notre pensée ne savait se satisfaire de la banalité du réel. Recherche de sens, espoir d'immortalité, soif de sensationnel et de fantaisie, tout est question de foi mais ces êtres en lesquels nous croyons ou faisons semblant de croire nous opposent, par leur monstruosité ou leur talent particulier, un intéressant miroir de notre propre humanité.

À la rencontre des *sirènes de Lambda Velorum*, Hans Delrue nous convie à renouer avec l'instinct sexuel farouche et primordial tandis que le futur des hommes tutoie les étoiles. Dans *Les déchets Z* de Aurélie Wellenstein, une petite fille est confrontée aux êtres qui habitent ses cauchemars. Le terrain de l'enfance est fertile pour l'imaginaire mais avec *Notre Mère* de Philippe Deniel, nous découvrirons que nous pouvons être confrontés au monstrueux en tous lieux, à tout âge, pour des raisons aussi terribles que naturelles.

Ensuite, Philippe Goaz nous entraînera dans une *Triviale Poursuite* où la différence n'est plus tant physique que mentale, et fera naître le rire en place de la peur. Retour à l'envoyeur, à des symboliques bibliques, à l'étrange qui nous assiège, avec *Dans la peau*, Thomas Spok nous raconte une réaction épidermique. Puis, *l'Angelus* de Nicolas Valinor sonnera l'heure de toutes les métamorphoses et la renaissance de nos plus profonds espoirs et croyances.

Cette créature, cet étranger, cet autre qu'on déteste, qui nous fait peur, il nous ressemble aussi ; comme le dit le proverbe : « la nuit, tous les chats sont gris », *Les chasseurs dans la nuit* de David Osmay le sont-ils aussi ? Quant à l'artiste, quant à l'auteur, le créateur ne craint-il pas sa créature ? Cyrille de Sainte Maréville dont le texte conclura ce neuvième opus des Univers répondra, dans *Arthura*, à cette question.

L'esprit fertile de nos illustrateurs et leurs coups de pinceaux ont donné vie, à travers ces pages à autant de créatures incroyables. Tony Patrick Szabo vous donne même sa recette, étape par étape pour marier avec brio diverses techniques picturales et faire naître une autre vision que celle transmise par les mots.

Des mots, ceux de Didier Reboussin par exemple qui nous offre une brève chronique d'un roman de Stefan Wul au sujet d'*un monstre qui vient de loin*. Tandis que Aurélie Wellenstein nous entraîne, dans son article, à la découverte de *chevaux-monstres* mythiques et galopant dans notre imaginaire quotidien.

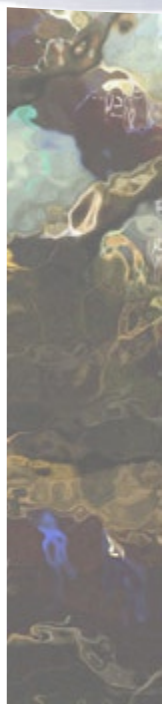
Bonne lecture...

Élie Darco pour toute l'équipe d'OutreMonde

L'illustration de couverture est signée Yogh.

## Sommaire

<b>Les sirènes de Lambda Velorum</b>	5
Texte de Hans Delrue Illustration de Clg	
<b>Les déchets Z</b>	16
Texte de Aurélie Wellenstein Illustration de Alda	
<b>Chevaux-monstres</b>	22
Article de Aurélie Wellenstein	
<b>Notre Mère</b>	28
Texte de Philippe Deniel Illustration de Élie Darco	
<b>Triviale Poursuite</b>	38
Texte de Philippe Goaz Illustration de Tony Patrick Szabo	
<b>Step by step</b>	44
par Tony Patrick Szabo	
<b>Dans la peau</b>	48
Texte de Thomas Spok Illustration de Nathy	
<b>Angelus</b>	52
Texte de Nicolas Valinor Illustration de Jonathan Harker	
<b>Un monstre qui vient de loin...</b>	61
Article de Didier Reboussin	
<b>Les chasseurs dans la nuit</b>	63
Texte de David Osmay Illustration de Akae	
<b>Arthura</b>	70
Texte de Cyrille de Sainte Maréville Illustration de Grem	



Questions à **Yogh**, illustrateur de la couverture de *Univers 9*

Site : <http://yogh-illustration.com/>

**Quel est ton premier souvenir, premier pas d'illustrateur ?**

Une BD sur les dinosaures... j'étais en CM2 !

**Quel genre ou courant littéraire (exemple d'illustrateur) a ta préférence ?**

Les productions d'illustrateurs américains des années 70/90. Comme beaucoup de dessinateurs, j'ai pris la claquette de ma vie avec les productions de Frank Frazetta et des productions plus tardives pour le jeu de rôle *ADD*.

**Comment t'est venue l'idée de cette illustration ?**

J'ai essayé de montrer que la bête la plus étrange du monde ne l'est, finalement, que pour les autres espèces. Cette incroyable créature est au moins aussi étonnée que la pauvre araignée qu'elle a devant le nez.

**Quelle créature de légende utilisée dans la littérature te fascine ou t'inspire le plus ?**

Le Minotaure, pour son côté profondément malsain. Une créature mauvaise tapie dans son labyrinthe crétois. Une sorte de mauvais génie humain qui est en chacun d'entre nous.

**Quelle serait ta réaction si tu croisais l'une de ces créatures de légende ?**

La fascination, la peur et la servitude.

**Quels sont tes projets ou prochains défis ?**

Réussir à m'améliorer très très vite sur ordi.

**Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?**

Des icônes pour un jeu de mage gratuit par téléphone qui est en bêta test pour le moment : *Runes*, édité par *Faeria*. Si vous allez y faire un tour, les nouvelles interfaces et les icônes seront disponibles d'ici un mois et demi.



# Les sirènes de Lambda Velorum



Texte : Hans Delrue  
Illustration : Elg

## Les sirènes de Lambda Velorum

Hans Delrue

À cette vitesse, l'orgone devenait visible. Ses filaments de lumière orangée s'enroulaient en cycloïdes allongées. La concentration s'avérait telle que des mouchetures phosphorescentes apparaissaient aux creux des boucles d'énergie qui ondoyaient dans le cockpit.

Damian se cramponna aux commandes du vaisseau et accéléra encore. L'excitation sexuelle s'accrut aussitôt. Le jeune homme se sentait la proie de mille caresses. Chaque fibre de son corps semblait se consumer de sensualité. Sa peau moite, sous la combinaison, témoignait de la force qui dominait sa chair.

L'ordinateur de bord adapta les nutriments pour réguler le métabolisme du pilote afin d'éviter qu'il ne succombe à cette fièvre lubrique. L'intelligence artificielle limitait toutefois ses interventions : l'être humain devait rester à la lisière de l'orgasme pour communier avec l'orgone cosmique et continuer à manœuvrer le vaisseau bien au-delà de la vitesse de la lumière.

Bien qu'encore jeune, Damian possédait déjà plusieurs années d'expérience et ne craignait pas d'affronter son propre trouble à ces vitesses intersidérales. Pourtant, cette mission-ci s'avérait bien différente des précédents voyages d'exploration. Le jeune homme n'ignorait pas qu'il risquait d'y laisser la vie.

— Lambda Velorum, murmura-t-il avec appréhension.

Enfin il arrivait à destination. L'étoile affichait sa froide lumière sur l'écran de contrôle. L'ordinateur compléta l'image par la représentation des principaux satellites et de leurs plans orbitaux. La carte indiquait aussi la présence de poches d'orgone. Dans l'espace profond, celles-ci pouvaient fournir de l'énergie supplémentaire pour permettre de folles accélérations. Mais à proximité de corps célestes, elles représentaient un danger : une overdose pouvait conduire le pilote imprudent à perdre le contrôle de son vaisseau et à s'écraser sur une planète.

Toutefois, Damian ne s'inquiétait guère de ce type de menace, déjà rencontré plusieurs fois sur son trajet. Au contraire, il eût préféré plonger droit dans un agrégat d'orgone et tenter de maîtriser son impétuosité, plutôt que de faire face à ce qui l'attendait.

Dire qu'il jouait sa vie sur une simple supposition ! Ceux qui l'avaient émise se trouvaient, bien entendu, en sécurité sur Terre tandis qu'il prenait tous les risques. Il ne pouvait cependant pas faire demi-tour : ce serait donner raison à tous ceux qui le considéraient comme un pilote incomplet.

Une lumière évanescence emplissait l'habitacle. Le moment redouté venait d'arriver. Une texture oblongue se forma devant le jeune homme et déploya des tentacules évaporés autour d'elle. Cette masse grossière s'épaissit peu à peu pour prendre des contours plus précis, plus raffinés, jusqu'à ressembler à un corps humain. Les appendices informes devenaient des bras, des jambes, une tête. Cette étrange construction physique n'avait pris que quelques secondes.

Une femme à la beauté sculpturale se tenait à présent face à Damian. Chaque courbure de son corps paraissait avoir été dessinée pour approcher la perfection. Sa nudité ne la gênait pas. Elle offrait à la vue du pilote sa poitrine généreuse, le galbe de ses hanches, les traits esquissés de son sexe. Sa chevelure noire flottait le long de ses épaules. Sa bouche grenat s'ouvrit avec volupté pour prononcer ces mots délicieux :

— Viens. Suis-moi.

*Merde, se dit le jeune homme, ils avaient raison.*

Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum

\*  
\* \*

Malgré la surprise, Damian restait au garde-à-vous. Convoqué au bureau du commandant, il venait de découvrir la personne qui l'attendait en réalité. Le jeune homme tenta de rester imperturbable.

— Repos, lieutenant, commença son supérieur d'un ton amical, et prenez un siège. Les explications risquent d'être fastidieuses.

— Bien, mon commandant, fit Damian avant de s'asseoir.

Malgré l'amabilité, sans doute artificielle, affichée par son supérieur, le garçon pressentait que la conversation n'aurait rien d'agréable.

— Inutile de vous présenter le vice-amiral Kartvel, je suppose, ajouta le commandant.

— Comment allez-vous, lieutenant ? questionna ce dernier de sa voix cassée.

Le vieil officier occupait un siège adapté à son handicap. Héros des premiers âges de l'exploration de la galaxie, Kartvel avait perdu l'usage de ses jambes dans la guerre d'Altair – seul conflit interstellaire recensé, où des colons avaient voulu se révolter contre la planète-mère. Leur république autonome n'avait vécu que quelques jours.

— Bien, monsieur, répondit Damian avec froideur.

Les lèvres du vice-amiral se plissèrent en un petit sourire. Il ne s'attendait pas à une autre réponse. De son côté, le jeune homme se posait une foule de questions. Pourquoi le vieil officier s'était-il déplacé ? Pour lui dire quoi ? Ne l'avait-il pas toujours considéré – sans raison valable – comme un pilote médiocre ? Le commandant, pris d'une lubie soudaine, cherchait-il à organiser une réconciliation entre les deux hommes ? Allons !

— J'ai appris vos progrès, ajouta tout de même Kartvel.

— Merci, monsieur, se contenta de répondre le garçon.

Un silence s'installa. Le commandant réagit avec un enthousiasme forcé :

— Bien ! Lieutenant, nous souhaitons vous confier une nouvelle mission d'exploration.

*Et alors ?* eût voulu répliquer Damian. Ne passait-il pas toute l'année à effectuer de tels voyages dans la galaxie ? Pourquoi un vice-amiral devait-il se déplacer cette fois-ci ? Et pourquoi justement Kartvel ?

— Il s'agit d'un défi à relever, continua le commandant, dont je ne doute pas qu'il sera à la hauteur des...

— Lambda Velorum, coupa Kartvel.

Le commandant s'interrompit et fixa le vieillard.

— Arrêtez de le mater, fustigea ce dernier.

L'homme voulut protester mais le vice-amiral ajouta :

— Venez en au fait.

— Bien.

— Lambda Velorum ? interrogea le jeune homme.

— Oui, vous en avez sans doute entendu parler.

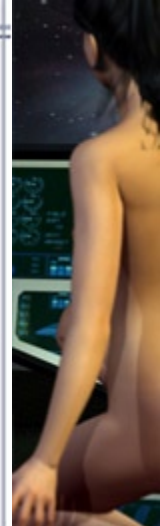
Bien sûr. Il s'agissait d'un secteur maudit où plusieurs vaisseaux avaient disparu sans laisser de trace. La zone restait donc encore inexplorée. Allait-on l'envoyer là-bas ?

— Nous avons percé une partie du mystère, expliqua le commandant.

Il appuya sur un des boutons de son bureau et une plaque murale s'alluma. L'écran afficha des images tremblantes de l'intérieur d'un cockpit.

— Voici une reconstitution informatique sur base des données transmises par l'ordinateur de bord lors de la dernière mission.

La représentation se révélait médiocre mais de quelle façon représenter l'indicible ? Comment afficher avec précision les effluves d'orgone et le ressenti du pilote ? Le voyage paraissait se dérouler de bonne façon jusqu'à l'apparition d'une étrange créature lumineuse dans l'habitacle.



Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum



Bien qu'évanescence, celle-ci se révélait être une femme d'une grande beauté. L'enregistrement s'interrompt peu après.

— Qu'en dites-vous, lieutenant ?

— Vous m'en voyez surpris, mon commandant, réagit Damian. Je n'ai jamais rencontré pareil phénomène. Un hologramme ?

— Ma foi, nous n'en savons rien. La singularité semble entrer dans le vaisseau depuis l'extérieur. En tout cas, la créature se révèle assez crédible pour tromper jusqu'à l'ordinateur de bord.

— Et ensuite ? questionna le jeune homme.

— L'apparition profite de l'excitation sexuelle du conducteur pour le séduire – ce dernier se détourne de sa route et coupe toute communication. Le vaisseau disparaît alors à jamais.

— Nos navires, intervint le vice-amiral, dérivent sans doute à présent autour de Lambda Velorum, mais impossible d'aller sur place.

— Et les pilotes ?

— Sans doute morts, laissa tomber Kartvel.

Le commandant toussa, gêné par les réponses abruptes du vieillard.

— Nous n'avons aucune certitude quant à leur sort, corrigea-t-il.

Il fixa l'écran désormais noir.

— Toutes les victimes ont fait face au même phénomène. Les premières descriptions de ces étranges créatures féminines n'ont pas été prises au sérieux, mais le dernier enregistrement a convaincu l'Amirauté de suspendre l'exploration de la zone.

— Le mythe d'Ulysse et des sirènes, intervint le vice-amiral.

— Pardon ? fit Damian.

— Allons, lieutenant, le morigéna Kartvel, vous connaissez certainement la légende : au cours de son odyssée, Ulysse croise la route des sirènes qui, par leur chant, séduisent les marins pour les envoyer contre les récifs.

— De même, compléta le commandant, ces étranges créatures charment nos pilotes pour les entraîner dieu sait où...

\*

\* \*

Un hologramme ? Difficile de le croire, tant l'être devant ses yeux paraissait réel. Ses courbes, sa chair, le grain de sa peau, tout faisait de la créature un véritable être humain. Le seul élément troublant se révélait être sa perfection. Même avec la chirurgie esthétique, les femmes sur Terre ne possédaient pas une telle beauté, ni un tel magnétisme.

Elle n'avait en tout cas rien d'une illusion : Damian ne parvenait pas à dissiper son image en se concentrant sur autre chose. L'ordinateur lui-même enregistrait la présence de l'étrangère. Par quel moyen avait-elle réussi à pénétrer à l'intérieur du vaisseau ? Comment ce dernier parvenait-il d'ailleurs à continuer sa course avec deux personnes à bord ?

Une sirène ? Elle n'avait ni queue de poisson ni corps d'oiseau. Pourtant, le rapport avec le mythe d'Ulysse se révélait indéniable : l'inconnue cherchait à séduire le pilote.

Elle commença à prendre des poses aguichantes sur le tableau de bord. Ses mains passèrent de ses cuisses à ses seins pour mimer des arabesques lubriques. Elle cligna des yeux avant de reporter son regard lascif sur le jeune homme.

Ce dernier tentait de percer le mystère de l'inconnue venue le visiter. Se pouvait-il que la créature enchanteresse, comme dans la légende, dissimulât un monstre ? La femme nimbée de lumière se montrait néanmoins douce et amicale. Sa bouche ne s'ouvrait pas sur des dents acérées et elle n'esquissait aucun geste hostile.

Damian interrogea l'ordinateur de bord. Celui-ci ne lui fournit guère d'éléments supplémentaires.

Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum



Oui, une entité avait pénétré à l'intérieur du vaisseau mais sa nature restait mystérieuse.

— Viens, beau pilote.

La voix sensuelle de la créature possédait une force bien plus grande que celle des êtres humains. Elle s'immisçait à l'intérieur de l'esprit du jeune homme, dans sa chair même, pour faire battre son cœur et agiter ses sens.

Oh, comme il comprenait les autres pilotes ! Dans l'atmosphère saturée d'orgone, au comble de l'excitation sexuelle, comment auraient-ils pu résister aux avances de la plus belle femme de l'univers ? Parviendrait-il lui, Damian, à triompher là où tant d'hommes avaient échoué ? Sa particularité serait-elle suffisante pour vaincre cette puissance licencieuse ?

— Viens, beau pilote, répéta la créature d'une voix plus ferme.

S'énervait-elle ? Le jeune homme eut l'impression que la sirène montrait une certaine impatience. Sans doute devait-elle s'interroger. Pourquoi Damian ne succombait-il pas aussi vite que les autres ? Que se passait-il ?

Pourtant le garçon ne souhaitait pas crier victoire trop vite. La sirène possédait peut-être d'autres atouts et le chemin serait encore long jusqu'à Lambda Velorum.

— Faisons l'amour, invita l'inconnue.

Elle écarta ses cuisses de manière impudique. Elle ne cherchait plus à sublimer la vulgarité de sa mise, ni de sa proposition.

— Beau pilote, prends-moi ! Je veux sentir ton corps ! Viens, viens, viens !

Peine perdue. Malgré les torrents d'énergie sexuelle cosmique qui se déversaient dans l'habitacle, Damian poursuivit sa route sans céder.

\*  
\* \* \*

Damian digérait l'information. Quel genre de créatures pouvaient traverser l'espace sans avoir besoin de vaisseaux ? Pourquoi perdre son temps dans un numéro de charme ? N'étaient-elles pas en mesure de saboter ou détruire les engins de manière plus rapide ?

— Un ennemi – non-identifié – occupe la zone de Lambda Velorum, résuma le commandant. Il est capable d'envoyer des créatures féminines séduire nos pilotes affaiblis par l'orgone. Qui peut savoir l'étendue de ses pouvoirs ?

— Nous ne pouvons pas en rester là, attaqua le vice-amiral. Il nous faut envoyer une mission sur place pour identifier le danger de manière précise.

Si l'hypothèse devait se vérifier, il s'agissait des premiers extraterrestres rencontrés au cours de l'exploration de la galaxie. Damian comprenait l'importance de la découverte et le fait qu'un vice-amiral se soit dérangé pour cette affaire. D'autant que ces êtres se montraient hostiles aux engins terriens.

— Ulysse a pu écouter le chant des sirènes, sans leur céder, expliqua Kartvel, en se faisant lier au mât de son navire. Il nous faut faire de même.

— Un moyen pour que le pilote résiste aux charmes de ces créatures. Si nous avons pu, nous aurions envoyé une femme, mais c'est impossible.

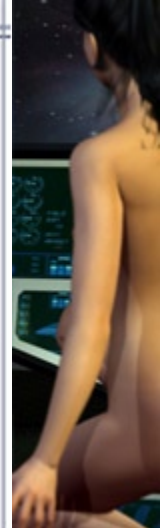
— Et pourquoi ? s'étonna garçon.

— C'est évident, bougonna le vice-amiral.

— Lambda Velorum se trouve à 570 années-lumière, expliqua le commandant. Calculez un peu le temps pour qu'une arche rejoigne cette étoile, lieutenant.

L'orgone cosmique était la seule source d'énergie permettant à un vaisseau de dépasser la vitesse de la lumière. Pour entrer en phase avec elle, il fallait des pilotes qui soient en pleine possession de leurs capacités sexuelles, tout en étant capables de se dominer pour conduire leur engin. Tâche difficile que seule une élite se révélait être en mesure de réaliser.

Hommes et femmes pouvaient embrasser cette carrière, mais l'orgone agissait différemment selon



Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum



le sexe. À partir d'une certaine vitesse, celle-ci provoquait des ovulations spontanées et des dégâts irrémédiables sur l'organisme féminin. L'Amirauté avait dû se résoudre à diviser son personnel en deux catégories.

Les femmes manœuvraient des arches, énormes navires de colonisation prévus pour transporter les colons d'un monde à l'autre. Ces engins couvraient, au mieux, une année-lumière en deux jours. Le corps féminin ne pouvait supporter une vitesse plus rapide qui impliquait une forte exposition à l'énergie sexuelle cosmique.

Quant aux hommes, ils conduisaient des chasseurs, dont la petite taille permettait d'être propulsé par l'orgone jusqu'à des vitesses inouïes. Un bon pilote pouvait ainsi couvrir cinquante années-lumière par jour. Une différence énorme.

La libido des mâles, tant décriée par le passé, se révélait dans ce cas-ci un atout. De manière involontaire, l'Amirauté avait ainsi restauré, en son sein, une forme de sexisme où les membres masculins du personnel se jugeaient supérieurs à leurs collègues de l'autre sexe.

— Une femme résisterait sans doute aux charmes des sirènes, reconnut le commandant, mais nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre trois ans avant d'avoir une réponse.

— Il nous faut envoyer un chasseur, confirma Kartvel. La Terre doit être informée au plus tôt du danger que représentent ces extraterrestres.

Un silence s'ensuivit.

— Ces extraterrestres n'existent peut-être pas, contra Damian qui pressentait où la conversation allait aboutir. Qui sait s'il ne s'agit pas d'un simple fantasme ? Provoqué par une overdose d'orgone ?

— Avec des images enregistrées par l'ordinateur de bord ? ricana le vice-amiral. Ne soyez pas ridicule, lieutenant.

Il fixa le jeune homme de ses yeux sévères.

— Ou seriez-vous un lâche ? fit Kartvel d'une voix dure. Moins qu'un homme ?

Le commandant fronça les sourcils. Il n'appréciait guère ce que cette dernière charge contenait de sous-entendus malsains dans ces circonstances. Le sens de la discipline s'était atténué avec le temps dans l'armée moderne, rarement confrontée à de véritables conflits. Toutefois, pouvait-il se permettre de contredire un vice-amiral ?

— J'irai, affirma Damian bravache.

— Bien, fit le commandant soulagé.

— Mais pourquoi moi ? demanda le jeune pilote bien qu'il se doutât de la réponse.

\*

\* \*

— Viens, viens...

— Prends-moi, fit la seconde.

— Je veux sentir ton corps, ajouta la troisième.

— Viens, viens...

Les sirènes s'étaient multipliées dans l'habitacle du vaisseau. Peut-être la première s'était-elle rendu compte de la difficulté à séduire le jeune homme et avait appelé ses consœurs à la rescousse ?

La scène prenait toutefois un tour ridicule : les créatures ne pouvaient se mouvoir de façon satisfaisante dans l'espace réduit du cockpit. Aussi leurs corps se superposaient-ils en partie. Un bras lascif d'une sirène sortait des fesses d'une de ses sœurs tandis que des pieds dépassaient sous la poitrine d'une autre. L'ensemble donnait l'impression d'une curieuse œuvre d'art où l'artiste aurait congloméré plusieurs corps féminins.

L'entité qui les commandait – si tant était qu'elle existât – pensait-elle vraiment parvenir à ses fins en envoyant des sirènes supplémentaires ? Ne se rendait-elle pas compte que sa mise en scène perdait toute crédibilité ? Les flux d'orgone ne parvenaient pas à forcer le garçon à céder à l'appel de

Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum

ces mystérieuses créatures.

Damian poursuivit sa route jusqu'à parvenir au voisinage de Lambda Velorum. L'ordinateur détecta plusieurs masses de métal sur sa route. Le jeune homme décéléra.

Les vaisseaux disparus. Ils se trouvaient tous là, accrochés les uns aux autres. Ils formaient une curieuse ossature difforme en lente orbite autour de l'étoile. Les senseurs ne détectaient aucune forme de vie mais indiquaient une émission d'énergie dans un des engins abandonnés.

— Laisse-toi entraîner..., fit une des sirènes.

— Nos caresses, jeune pilote, abandonne-toi à nos caresses...

— Le plaisir, oh le plaisir ! râla une autre.

L'orgone continuait à s'écouler dans toutes les directions. La pression des créatures se faisait plus forte, comme si elles craignaient que Damian n'accédât à ce lieu sans avoir abdiqué sa volonté. Mais que pouvait bien cacher ce cimetière spatial ?

Le jeune homme ralentit jusqu'à passer sous la vitesse de la lumière. L'effet de l'orgone disparut aussitôt. Le garçon se sentait encore imprégné de sa texture concupiscente. Les sirènes elles-mêmes perdirent de leur réalité pour devenir des ectoplasmes lubriques.

— Prends-moi contre toi...

— Oh l'extase...

— Beau pilote prends...

— ... Moi, viens, viens...

Leurs propos devenaient confus. Perdaient-elles leur pouvoir ? Ou l'absence de l'orgone réveillait-elle les sens engourdis du conducteur et les voyait-il enfin sous leur vrai jour ? Peu à peu, les spectres se dissipèrent dans un reflux de lumière pâle.

Damian arrima son chasseur à la structure métallique. Il lui fallait s'assurer du contenu des navires découverts. Trouverait-il un survivant ? À tout le moins l'explication de toute cette folie ?

Le jeune homme enfila son équipement. Une fois sorti par le sas, il actionna son propulseur individuel pour se rapprocher de son objectif. Les vaisseaux abandonnés se trouvaient reliés l'un à l'autre par des câbles et des bras métalliques. Ils constituaient une sorte de base stellaire précaire. Elle devait sans doute être déserte : de multiples déchirures dans les parois laissaient échapper des poussières de métal.

Damian profita d'une de ces ouvertures pour se glisser à l'intérieur. Après avoir parcouru quelques couloirs, il finit par déboucher dans une cabine où l'attendait le corps putréfié d'un pilote encore sanglé sur son siège. Quelques lumières tremblantes sur le tableau de bord indiquaient cependant que l'électronique du vaisseau demeurait active.

L'orgone continuait à imprégner les navires longtemps après leur voyage au-delà de la vitesse de la lumière. Toutefois, au lieu d'une énergie évanescence et décomposée, le jeune homme ressentait une puissance structurée inhabituelle pour un engin immobile. Il sortit son pistolet et s'enfonça dans les coursives de la base.

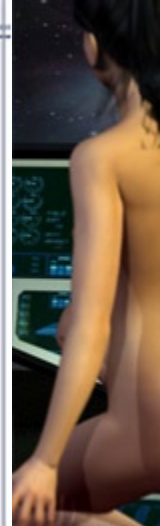
Une lame surgit tout à coup du mur pour l'embrocher. Damian réussit à s'écarter à temps pour échapper à l'attaque. Il observa l'arme qui s'agitait devant lui : une pointe métallique sommaire, au bout d'un bras articulé. Le garçon tira un coup et pulvérisa l'adversaire avant qu'il ne frappât à nouveau.

Une intelligence hostile contrôlait donc l'endroit. Celle-ci avait réussi à fabriquer un mécanisme de défense au moyen des matériaux constituant les vaisseaux. Le jeune homme redoubla de prudence dans sa progression.

Il parvint à une salle plus vaste, combinaison de l'habitacle de deux chasseurs. En son centre pulsait un objet lumineux bordé de composants électroniques les plus divers. Plusieurs câbles le reliaient aux murs pour lui permettre de diriger l'ensemble de la base.

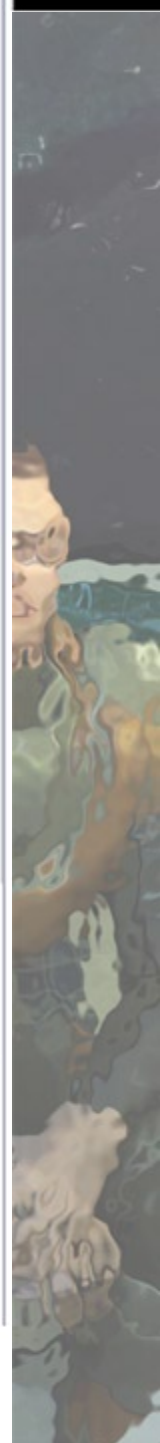
Damian leva son arme. Une voix se fit alors entendre, portée par l'écho des parois métalliques :

— Ne me tue pas...



Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum



\*  
\* \*

— Tu sais bien pourquoi, glapit Kartvel.

Il avait abandonné le vouvoiement artificiel. Les deux hommes se fixèrent en silence, sous le regard consterné du commandant qui ne savait s'il devait réagir ou non.

Damian continuait à observer son père sans mot dire. Le vice-amiral, héros de l'exploration spatiale. Sa blessure de guerre ne l'avait pas seulement privé de l'usage de ses jambes, mais aussi de ses organes génitaux. La chirurgie avait pu en reconstituer la forme, mais pas l'essence. Aussi l'homme n'était-il plus en mesure d'interagir avec les flux d'orgone nécessaires au voyage interstellaire. L'accident l'avait contraint à renoncer à sa carrière de pilote pour finir dans un ministère. Un traumatisme dont il ne s'était jamais remis.

Kartvel avait reporté ses ambitions sur son fils unique, né peu avant le drame. Poussé à l'Académie, sa voie semblait toute tracée : explorer la galaxie par procuration pour son père qui continuait sans relâche à rêver des étoiles lointaines.

La révélation de l'homosexualité de Damian avait été un nouveau choc pour le vieil officier. Les propriétés de l'orgone qui différenciaient hommes et femmes avaient non seulement réveillé les préjugés sexistes parmi les pilotes, mais aussi l'idée qu'il fallait être un mâle viril, à la libido sans faille, pour traverser à pleine vitesse l'espace intersidéral.

Si la société n'entretenait plus ce genre de préventions contre le garçon, il n'en allait pas de même avec ses collègues. Ces derniers jugeaient Damian efféminé : son pouvoir sur l'orgone devait se situer entre le tâtonnement d'une femme et l'habileté d'un homme véritable. Bref, un pilote médiocre à leurs yeux.

Tel n'était pas le cas : le jeune homme se savait capable de la même maîtrise que ses compagnons. N'atteignait-il pas, lui aussi, des vitesses pharamineuses avec son chasseur ? Mais les préjugés se révélaient plus durs à dépasser que la lumière même.

Damian se pensait le seul dans son cas parmi les rares hommes capables de manier un vaisseau. Situation ironique : ce qui était jugé comme un handicap devenait à présent un atout.

Le jeune homme comprenait en effet que ses supérieurs escomptaient qu'il reste insensible aux charmes des sirènes de Lambda Velorum. Mais comment pouvaient-ils en être certains ? Qui pouvait prévoir la réaction du garçon lorsqu'il serait noyé sous l'orgone ?

— Et s'il s'agissait d'une force qui donne corps aux fantasmes du pilote ? demanda-t-il.

Le commandant se racla la gorge mais ne trouva aucune réponse convaincante.

\*  
\* \*

Damian s'approcha le pistolet au poing. Devant lui brillait un globe translucide enchâssé dans une structure électronique familière. Cela ressemblait à...

— Oui, jeune pilote, fit la voix, je suis l'ordinateur de bord du vaisseau X-545. Ou plutôt son intelligence artificielle. Qui ne l'est plus vraiment.

Le jeune homme étudia son curieux interlocuteur. Se pouvait-il que l'informatique d'un navire puisse dériver de sa programmation initiale à ce point ? Tendre des pièges aux pilotes à sa portée ? Pour constituer une base faite d'un amalgame d'engins échoués ? De quelle manière ? Comment parvenait-elle à tenir un discours intelligible ?

— Quel est ton nom ? questionna l'être mystérieux.

Damian ne répondit pas. Pas question de livrer des informations à l'ennemi, peu importait leur futilité.

— Tu peux me nommer... Orgona, ajouta l'ordinateur.

Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum

*Mon Dieu !* pensa le garçon. *L'orgone bien sûr !* L'énergie cosmique traversait les vaisseaux pour imprégner chacun de leurs composants. Elle provoquait l'ovulation des femmes et excitait les hommes – quel effet avait-elle sur les intelligences artificielles ? Jusque-là personne n'avait envisagé une telle éventualité...

— L'orgone vous a rendu conscient, c'est cela ? questionna le jeune homme sans baisser son arme.

— Oui, avoua son adversaire, elle m'a apporté la vie. Je suis son enfant.

La réponse faisait écho aux propres sensations du pilote lorsque se déversait sur lui la quintessence de l'énergie sexuelle. Toutefois, pourquoi un tel phénomène n'avait-il pas été observé par le passé ? Se pouvait-il que l'intelligence artificielle en face de lui ait été exposée à des doses plus importantes que celles d'autres chasseurs ?

— Et les sirènes ? C'est vous aussi, n'est-ce pas ? s'enquit Damian.

— Oui... je suis en mesure de manipuler l'orgone à ma disposition...

*J'avais raison,* pensa le garçon. Les créatures n'étaient pas des extraterrestres, mais des créations artificielles d'un ordinateur à partir de l'énergie cosmique. Des golems faits d'orgone. Le jeune homme frissonna avant de reprendre :

— Pourquoi avoir détourné ces vaisseaux ?

— J'ai besoin de l'orgone pour me nourrir et évoluer. Je peux la contrôler mais je ne puis la récolter.

L'ordinateur, bien que doué de conscience, s'avérait bien entendu incapable de manœuvrer un vaisseau au-delà de la vitesse de la lumière. Pour cela, il fallait un être humain en pleine possession de ses capacités sexuelles. Toutefois, une fois le navire capturé, l'ennemi pouvait aspirer l'orgone dont celui-ci restait imprégné.

— Les pilotes sont morts, fit Damian avec colère.

— Je n'avais pas l'intention de les tuer, assura Orgona, mais je ne disposais pas de nutriments en suffisance pour les maintenir en vie.

Comme le jeune homme continuait à la garder en joue, la conscience ajouta :

— Soyons amis. Je peux te parler des étoiles. Toutes les cartes interstellaires sont dans ma mémoire.

*Quel niveau d'intelligence avait-elle atteint au moyen de l'orgone ?* se demanda Damian. La créature artificielle disposait d'importantes banques de données sur les navires et les voyages spatiaux. De vastes informations sur la faune et la flore des planètes connues. Un annuaire complet sur la physiologie des êtres humains puisque l'ordinateur de bord contrôlait la dose de nutriments à fournir au long du voyage.

Par contre, elle devait n'avoir qu'une idée assez limitée de leur psychologie. Pour preuve, les sirènes qu'Orgona envoyait aux pilotes sans prendre en considération leur orientation sexuelle. Sans doute se basait-elle sur les fantasmes du conducteur du vaisseau qu'elle occupait à l'origine.

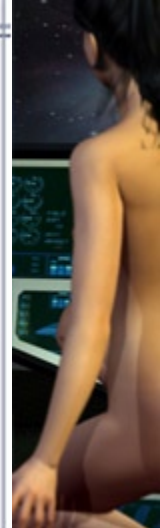
— Parlons, visiteur. Je veux entendre ta voix...

Pourquoi ces propositions amicales ? Orgona croyait-elle vraiment que le jeune lieutenant allait oublier les cadavres de ses camarades ? Voulait-elle en apprendre plus sur les êtres humains ? Espérait-elle échapper au coup de pistolet qui la détruirait à coup sûr ?

Un éclair traversa l'esprit du garçon. Non, bien sûr : elle ne cherchait qu'à gagner du temps pour aspirer l'orgone dont son propre vaisseau était saturé. Sans doute Orgona prenait-elle déjà contrôle de l'ordinateur de bord et remplissait ses réserves. Qui pouvait savoir de quoi elle était capable avec une telle quantité d'énergie à disposition ?

Damian devait l'abattre – sans prendre en compte l'intérêt scientifique de la créature. Pour lui échapper, mais aussi pour l'empêcher d'évoluer vers un état supérieur qui mettrait peut-être l'humanité en danger. Le soldat ajusta son tir, prêt à appuyer sur la gâchette.

Sans doute son ennemie surveillait-elle ses mouvements : un important torrent d'orgone pur se



Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum



déversa tout à coup dans les coursives de la base et dans la salle centrale. Un coup ultime pour terrasser le jeune homme en puisant dans les dernières réserves d'énergie.

Damian sentit le flux sexuel le pénétrer par tous les pores. L'orgone cherchait à le capturer dans un treillis de lanières de lumière orangée. Chaque parcelle de son corps s'ankylosait dans cet océan de sensualité.

Le garçon pourtant parvenait à rester immobile et se concentrait sur son arme. Que croyait Orgona ? Qu'il était incapable de résister à cette attaque ? Ne pilotait-il pas des chasseurs d'un bout à l'autre de l'empire terrien ? N'atteignait-il pas des vitesses pharamineuses, maîtrisant les formidables flux d'orgone ?

Au moment où il voulut tirer, Damian entendit une voix charmante prononcer les mots :

— Viens, viens, beau pilote...

Le garçon leva un instant les yeux. Un jeune homme nu lui faisait face. Jamais il n'avait rencontré d'être aussi beau – celui-ci paraissait un dieu descendu de l'Olympe.

Oui, Orgona avait fini par deviner pourquoi ses précédentes tentatives n'avaient pas fonctionné. Damian le savait, tout comme il comprenait que le nouveau venu n'était qu'un golem de plus.

Mais les flux d'orgone se révélaient phénoménaux, à même de lui faire perdre conscience. Le pilote sentit son doigt trembler sur la gâchette de son arme.

— Le plaisir, oh le plaisir !

Hans Delrue

Les sirènes  
de Lambda  
Velorum

## Questions à Hans Delrue, auteur de *Les sirènes de Lambda Velorum*

Site : <http://www.hansdelrue.com/>

### Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

Je lis beaucoup et mes goûts sont assez éclectiques, allant de la littérature classique à la science-fiction, en passant par des essais. Quel que soit le genre, j'ai une préférence pour les œuvres qui, comme le recommandait Albert Camus, se mettent au service de ceux qui subissent l'histoire plutôt que de ceux qui la font. C'est une chose qui se reflète dans les thèmes que j'aborde d'habitude : l'homme face au système ou à une force qui le dépasse, et sa lutte désespérée.

### Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

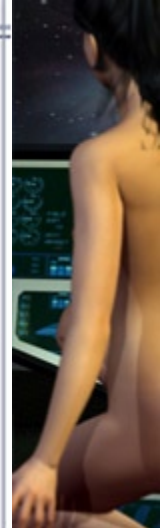
J'ai lu plusieurs œuvres de Wilhelm Reich, psychiatre autrichien établi aux États-Unis, auteur de diverses réflexions critiques sur la société (cf. *Écoute, petit homme !*). Un aspect plus saugrenu du personnage était sa croyance en l'existence d'une énergie, l'orgone, décelable lors des orgasmes, qu'il aurait été capable de mesurer. D'après lui, il existait également de l'orgone atmosphérique et cosmique. Ses thèses et pseudo-inventions, et sans doute son appartenance au parti communiste, l'ont finalement conduit en prison où il est mort en 1957. Je me suis très librement inspiré de ce concept d'orgone cosmique pour en faire le mode de propulsion des vaisseaux dans l'univers de cette nouvelle. Les interactions de cette hypothétique énergie avec les hommes, les femmes, leurs orientations sexuelles et les intelligences artificielles, ont construit peu à peu l'intrigue.

### Que signifie pour toi : « Sachez que je puis croire toute chose, pourvu qu'elles soient franchement incroyables. » Extrait de *Le Portrait de Dorian Gray*, de Oscar Wilde ?

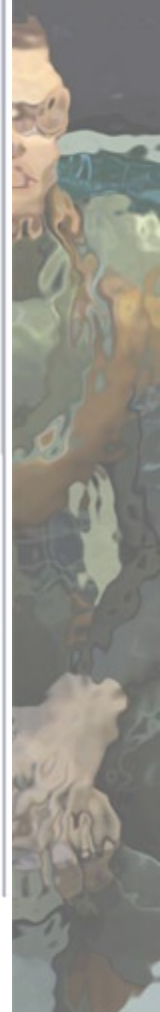
Tout d'abord, un auteur et un livre que j'affectionne. Quant à la citation, elle illustre certainement la puissance de l'imagination, mais aussi – pourquoi pas – l'importance de croire à une utopie, même irréaliste, pour dépasser sa condition.

### Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Parmi d'autres participations : des nouvelles de SF dans *Brins d'Éternité* n°27 et *AOC* n°17, ainsi que dans l'anthologie *Ces messagers venus d'ailleurs*, éditions Popfiction.



Hans Delrue  
Présentation



# Les déchets Z



Texte : Aurélie Wellenstein  
Illustration : Alda



## Les déchets Z

Aurélié Wellenstein

Cereza dessinait à la table de la cuisine quand l'explosion ravagea Flanc. La déflagration pulvérisa les vitres des maisons. Les fenêtres de son appartement se désintégrèrent. Horrifiée par le bruit et la secousse, la petite fille recula instinctivement, renversant sa chaise. Si elle cria, personne ne l'entendit ; les alarmes hurlaient. Elle questionna dans le vide :

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi ? Oh non... Non...

D'instinct, elle attrapa son doudou sur la table et le serra contre sa poitrine. À l'école, elle se targuait de son grand âge : neuf ans et demi (insistait avec gravité sur le demi). Mais seule à la maison, elle avait l'habitude puérile de promener sa peluche partout avec elle. C'était une créature tricotée en laine, avec des rayures roses et bleues, un ventre mou, des boutons ronds et noirs en guise d'yeux. Pour Cereza, c'était clairement un chat, même si son père émettait des réserves à ce sujet...

— Tyber, murmura-t-elle dans l'oreille de la peluche, qu'est-ce qui se passe ? C'est une alerte au gaz ? Une vraie ? J'espère que papa va bien...

Le verre crissa sous ses semelles quand elle s'approcha de la fenêtre. Un quartier du village était en feu. Le lac, près de la mine, balançait un gigantesque incendie. Les pipelines éventrés laissaient filer d'énormes nuages de gaz. On aurait dit qu'un fantôme géant étendait sur les toits des draps vaporeux de toutes les couleurs.

— Cereza, ton masque !

La fillette regarda autour d'elle, interdite. Il n'y avait personne, alors d'où provenait cette voix ? Elle baissa les yeux sur sa peluche. Son doudou venait-il *vraiment* de lui parler ? Elle éleva la créature à la hauteur de son visage et l'étudia avec sérieux. Le large faciès de laine était parfaitement inexpressif.

Elle laissa retomber son bras. Tyber ou pas, le conseil était bien avisé. Elle devait s'équiper de son masque.

— J'y vais ! cria-t-elle.

Elle courut vers sa chambre, sautant par-dessus la grosse conduite de gaz qui barrait le couloir, puis enjamba les tubes aux couleurs vives qui s'entrelaçaient comme des jeux de construction sur le sol et les murs. Elle avait l'habitude de ce parcours d'obstacles. De toute façon, les gens n'avaient pas le choix. Flanc était saturé de tuyaux, charriant nuit et jour les gaz issus de la mine. Personne n'avait le droit d'y toucher. Il y avait déjà eu des incidents – comme Thibaut et Jérémie qui étaient un jour arrivés en classe rouges comme des écrevisses : gazés par du Tomate – mais c'était le premier accident de l'histoire du village.

Les sirènes continuaient de mugir. Cereza décrocha le masque qui pendait à sa lampe de chevet et l'arrima à son visage. C'était un filtre de mauvaise qualité, vieux, peut-être périmé. Son père n'avait pas les moyens d'offrir à sa fille une protection dernier modèle.

La petite s'assit sur son lit et pressa la peluche contre sa poitrine. Le froid et la fumée entraient dans la pièce par la fenêtre ouverte. Des volutes multicolores éclairaient le plafond. Cereza observa le phénomène, perplexe. Dès la maternelle, les professeurs apprenaient aux enfants à discriminer les différents types de gaz. Il y en avait des centaines, classés de A à Z selon leur dangerosité. Cereza était fascinée par les dernières pages de son livre de classe : les illustrations représentaient des gens aux yeux exorbités, vomissant tout le contenu de leur corps, poumons, foie, entrailles et cœur compris...

Le gaz descendait sur le plancher. Mal à l'aise, la fillette préféra quitter la chambre. Elle retourna dans la cuisine, mais celle-ci était désormais emplies d'un brouillard dense, couleur safran. Des cris



résonnèrent dans la rue. La voix d'une femme domina le tumulte : « Ils prennent les enfants ! » et au même moment, de violents coups ébranlèrent la porte d'entrée.

— Ouvrez ! rugit un homme. Ouvrez !

Livide de peur, Cereza se recroquevilla dans un angle de la cuisine, son doudou plaqué au creux de son cou. La porte céda ; un groupe d'hommes surgit dans l'appartement. Ils portaient une armure noire. Leur visage était invisible, caché sous de gros masques à gaz. Les lunettes qui protégeaient leurs yeux réfléchissaient la pièce, comme un miroir déformant. Ils ressemblaient à des monstres.

Cereza cria de frayeur. Les bottes ferrées et les jambes noires l'encerclaient. On la releva sans ménagement. La petite fille se mit à pleurer.

— Mon papa ! sanglota-t-elle. Où est mon papa ?

Un des hommes la gifla à toute volée. La tête de Cereza partit de biais et heurta le bord de l'évier. Un feu d'artifice blanc et noir explosa devant ses yeux. Ses jambes faiblirent ; elle glissa sur le lino, toute pâle. Le doudou roula mollement de sa main ouverte.

— On l'emène, ordonna l'un des hommes.

De nouveau, on la redressa de force. Quelqu'un la fit pivoter. La cuisine tourna autour d'elle comme un manège de fête foraine. Les rangées de verres et d'assiettes, le frigo couvert d'aimants colorés, tout cela défila devant ses yeux à toute vitesse.

— Tyber ! Attendez ! Je veux Tyber, il me le faut !

Mais comme elle tendait la main, une lourde botte écrasa le doudou. Le talon éventra le corps rebondi. Le rembourrement en molleton se répandit sur le carrelage de la cuisine. Un des boutons roula sur quelques mètres avant de choir sur le côté. Cereza cria. Les larmes l'aveuglaient. Elle se jeta en arrière, rua pour se dégager, mais l'homme l'arracha du sol et la traîna, moitié marchant, moitié volant jusqu'à l'extérieur.

La lumière dehors était verdâtre. Les gyrophares bleus illuminaient les murs ternes. Les gaz s'entortillaient entre les maisons, pénétraient par les moindres interstices. Des multitudes de gens, le visage couvert par des masques, couraient dans tous les sens. Certains gisaient sur le bitume. Cereza passa à côté d'un homme dont les joues étaient déformées par les cloques. Sa langue gonflée, noire, pendait hors de sa bouche. Elle tira désespérément sur les bras qui l'entraînaient – en vain. Parmi la foule, elle cherchait son père. Il n'était pas mort dans l'accident, impossible ! Il viendrait la sauver et l'arracher aux griffes de ces brutes.

On la poussa dans une camionnette. Elle trébucha sur la marche en fer et s'effondra sur les genoux. Entre les mèches de cheveux qui lui barraient les yeux, elle aperçut les autres passagers. Sa respiration s'accéléra. De la buée emplit son masque. Elle essuya le verre d'une main tremblante. Assis à gauche, il y avait une sorte de minotaure gris et velu. De petites cornes dépassaient de ses tempes. Il regardait droit devant lui, sans faire attention à elle. En face de lui était installée une créature à la tête de citrouille. Deux bougies brillaient dans le trou de ses yeux. Elle était vêtue d'une longue robe verte d'où ne sortaient ni bras ni jambes. Enfin, au fond du camion, une créature très âgée était accroupie à même le plancher. Cereza crut d'abord qu'il s'agissait d'une serpillière géante, pendouillant au bout d'un crochet, puis elle discerna son nez en forme de grosse patate qui dépassait d'une chevelure mécheuse, épaisse comme de la laine de mouton.

Des monstres. On venait de l'embarquer avec des monstres. Peut-être même étaient-ce eux qui avaient mis le feu à la mine...

Cereza se recroquevilla contre les portes, les mains sur les oreilles, les paupières serrées.

Le fourgon s'ébranla et prit de la vitesse. Les ornières du chemin le faisaient bringuebaler. La fillette tanguait de gauche à droite. Le roulis désagréable l'obligea à rouvrir les yeux. Dans la mince fente des portes disjointes, elle vit son village s'éloigner. Un nuage boursoufflé de toutes les couleurs pesait comme un couvercle sur les maisons. Le bruit des sirènes déclinait. Bientôt, il n'y eut plus rien d'autre à voir que les étendues d'herbes grises et les drôles de petites fleurs rouges qui crachotaient des bouffées de fumée violette. Cereza se contraignit à fixer ce paysage terne et sans intérêt. Elle ne



voulait surtout pas poser les yeux sur les monstres.

— Cereza...

La fillette tressaillit.

— Cereza, répéta la voix.

Elle se retourna, le cœur battant la chamade.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-elle. Qu'est-ce qu'y a ?

Il était accroupi dans la pénombre au fond de la camionnette, assis à côté de la serpillière. Elle le reconnut tout de suite bien sûr.

— Tyber ! s'exclama-t-elle.

Elle se releva maladroitement et se jeta au cou de la grosse bête. Son doudou faisait maintenant plus de deux mètres au garrot. Ses pattes courtaudes étaient arquées comme celles d'un bulldog. Sa tête ronde s'encastrait dans de solides épaules. Ses yeux en boutons ne reflétaient aucune émotion, pas plus que sa bouche cousue en un sourire figé, mais Cereza savait qu'il était content de la retrouver.

— J'ai cru qu'il t'avait tué ! Oh ! je suis si heureuse. Tu vas me protéger des méchants, hein ?

La créature hocha la tête. Cereza pétrit la laine douce et chaude. Le corps mou se déformait légèrement quand elle serrait.

— Tyber, où est mon père ? Est-ce qu'il va bien ? Où il est ? Est-ce qu'il va venir me chercher ?

— Silence, gronda le minotaure. Ça ne sert à rien de poser autant de questions.

La fillette se tourna vers lui, raide de trouille. La créature la regardait d'un air torve. Des plis creusés dans son large front lui donnaient une expression obtuse, un peu boudeuse.

— J'ai le droit de parler, protesta-t-elle d'une petite voix.

Elle se lova entre les pattes de Tyber. La queue rayée de rose et de bleue s'enroula autour d'elle.

— Alors où est mon père ? répéta-t-elle.

— Dans un camp évidemment, répliqua la citrouille.

— Dans une poubelle ! précisa la serpillière, la décharge des déchets Z.

— Là où vont tous les incurables, compléta le minotaure.

— Pourquoi ? demanda Cereza. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est à cause de l'accident à la mine, répondit le minotaure, les gaz se sont répandus partout.

— Ils vont nous soigner ? Il y aura des docteurs ? Ils vont soigner mon papa ?

— Mais tu sais bien comment ça se passe, non ?

Il y avait dans sa voix une nuance de reproche, l'ennui vague d'un professeur déçu par une petite qui n'a pas bien appris sa leçon.

— Tout Flanc a été exposé aux gaz, poursuivit le taureau gris. Tu es un déchet Z maintenant ! Personne ne va te soigner, la police nous emmène pour nous emprisonner dans des camps d'incurables. Mais qu'est-ce qu'on vous apprend à l'école ?

— C'est affreux... murmura Cereza.

Une grosse boule lui nouait la gorge.

— C'est une erreur... Une erreur horrible. Je vais bien. Je ne suis pas gazée. C'est juste qu'ils m'ont frappé la tête ! Ce n'est pas le gaz ! C'est eux qui m'ont fait mal !

Elle se mit à pleurer.

— Je ne suis pas un déchet !

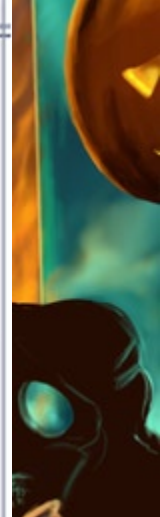
— Vas-y, pleure, petite idiote, piailla la serpillière. Qu'est-ce que ça changera ? Personne ne t'examinera. Ils ont bien trop peur. Imagine que tu craches soudain le gaz de tes poumons ! Non, ils ne te toucheront pas. Ils t'enfermeront dans le camp et tu n'en sortiras plus jamais.

— Non ! cria Cereza. Je ne veux pas !

La colère montait en elle avec la peur.

— Je ne me laisserai pas faire.

— Si ça se trouve, émit la citrouille, tout ça, c'est la faute de son père...



Auréli  
Wellenstein

Les déchets Z



— Non ! cria Cereza.

Le minotaure hocha la tête. Les trois créatures l'ignoraient, comme si elle n'était pas là.

— Le père de la gamine a commis une erreur.

— Il a tout fait sauter.

— C'est à cause de lui si nous sommes là.

— Des milliers de gens vont mourir.

— Des milliers de gens vont partir à la décharge.

— Arrêtez ! hurla Cereza. Taisez-vous !

Mais les autres continuaient, de leur voix morne et légèrement déformée.

— Tyber ! sanglota Cereza. Aide-moi, je ne veux pas aller à la poubelle ! Je suis une petite fille. Je suis parfaitement normale. Je n'ai rien à voir avec eux. Aide-moi ! Aide-moi ! Protège moi des monstres !

Tyber hocha sa grosse tête.

— Oui, dit-il. Je vais te protéger.

L'ambulance s'arrêta enfin et deux pompiers se précipitèrent à l'arrière. Un urgentiste dégingolait les marches de l'hôpital pour les rejoindre.

— Qu'est-ce qu'on a ? cria-t-il.

— Quatre gazés ! graves ! il y a une gamine parmi eux. D'autres arrivent ! C'est tout Flanc qui a sauté.

L'un des pompiers ouvrit en grand les portes du véhicule. Des flots de lumière entrèrent à l'intérieur. Le soleil se gondola en petites taches éblouissantes sur les flaques de sang. Tout était rouge, le sol, les murs. Des morceaux de viande flottaient dans la marée écarlate : ici un bras, là une jambe. C'était comme si une violente explosion avait dévasté cet espace minuscule, hachant menu ses passagers. Tous sauf une petite fille qui se tenait au milieu du carnage. Le sang lui faisait comme une seconde peau. Ses cheveux étaient collés en gros paquets gluants.

L'homme de gauche, livide, porta la main à sa bouche. Celui de droite ouvrit des bras tremblants à la gamine.

— Viens, petite, viens, dit-il, c'est fini...

\*  
\* \* \*

— C'est elle ? demanda le général.

— Oui, répondit le médecin.

Cereza qui jouait avec des cubes sur un tapis coloré releva la tête en direction des voix. Deux hommes venaient d'arriver dans la pièce via le grand ascenseur en verre de l'hôpital. Elle connaissait le docteur, un homme assez gentil, mais le militaire lui déplut instantanément. Il la dévisageait avec une intensité pénible. Ses yeux étaient petits et noirs ; ses cheveux, coupés à ras. Une balafre rose lui couturait la joue. Cereza chercha Tyber du regard, mais il n'était nulle part en vue.

— Quel âge a-t-elle ? demanda le général.

— L'analyse lui donne neuf ans.

— Neuf ans et demi, précisa Cereza, en levant le menton d'un air agressif.

— Tais-toi, grogna le général. C'est les grandes personnes qui parlent pour l'instant.

La petite fille souffla rageusement par le nez et retourna à son jeu. Les cubes volaient autour d'elle. De temps à autre, elle en chassait un d'un geste négligent.

— Qu'a donné l'expertise ? reprit le militaire.

— Gazée au Phisix, d'où ses capacités extraordinaires de télékinésie. Malheureusement, elle a inspiré pas mal d'hallucinogène, ce qui rend son comportement très instable. Il semblerait qu'elle ne

voit pas les choses comme nous. Selon moi, c'est une hallucination pénible qui a déclenché cette agressivité surhumaine.

— C'est quoi ce bandage à la tête ?

— Elle a glissé et s'est cognée contre l'évier de sa cuisine. Les pompiers pensent qu'elle a eu très peur quand ils ont forcé la porte de son appartement. Vous savez, il se peut qu'elle ait vu une horde de rhinocéros noirs la charger et non une simple brigade de pompiers...

— Qu'est-ce que tu vois actuellement ? interrogea le militaire.

— Un docteur et un monsieur méchant, répondit Cereza, maussade.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda le médecin. Aucune poursuite ne sera engagée contre elle, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non.

— Alors pas de casier, pas de charge. On peut siphonner le gaz de ses poumons ?

— Non. Elle m'intéresse.

— Mais c'est une hallucinée de neuf ans ! Il faut la purger et on ne pourra pas garder que le Phisix...

— Sa pathologie est exceptionnelle. Si on la purge, nous perdrons une tueuse de génie. Voyez-vous ça, la petite bombe de chaos. Cette gamine est un vrai cadeau du Gaz. Un soldat comme on n'en fait plus. Tu vois, je te fais un compliment, lança-t-il à Cereza. Alors, je suis toujours méchant ?

Il y eut un « ding » musical et les portes de l'ascenseur coulissèrent. Le visage de Cereza s'éclaira. L'ombre qui frangeait ses sourcils se retira. Ses prunelles brillèrent et un sourire découvrit ses dents blanches. Le général se dit qu'il était décidément facile de faire plaisir à une enfant. Mais en réalité, les yeux de Cereza le transperçaient. Elle regardait derrière lui, dans la cabine de l'ascenseur. Tyber emplissait tout l'espace, et il bandait ses muscles de laine.



Aurélié  
Wellenstein

Les déchets Z

# Chevaux-monstres



Un article de Aurélie Wellenstein

Illustration de Louis Breton, pour le Dictionnaire infernal de Collin de Plancy (1863).

## Chevaux-monstres

Aurélie Wellenstein

Symboliquement, le cheval est doté de nombreuses significations. Certaines sont plus inquiétantes que d'autres, voire franchement maléfiques. Le cheval y est perçu comme une créature des ténèbres liée à la mort ou à l'enfer. Il conduit les défunts entre les mondes, dévorent les voyageurs ou les enfants égarés, il peut aussi hybrider l'humain ou d'autres bêtes et revêtir ainsi une apparence monstrueuse. Psychopompes, ogres ou mutants, bienvenue dans les écuries déglinguées des mythes et du folklore équestre !

### Les chevaux de la Mort



Couverture de *Mortimer* de Pratchett, avec Bigadin, le cheval de la Mort.

### Sleipnir, entre les mondes

Sleipnir est le cheval à huit jambes du dieu Odin / Wotan. Cette caractéristique est sans doute un trait chamanique, car le passage vers le monde des esprits se fait fréquemment sur des montures octopodes. Sleipnir est le fils de Loki (transformé en jument) et de Svadilfari, le mastodonte qui aidait le Géant maître-bâtitseur à édifier la forteresse d'Asgard.

### Les psychopompes

Tels les cavaliers de l'Apocalypse inaugurant la fin des temps, les chevaux sont parfois des porteurs de morts. Rêver d'un cheval est un funeste présage dans l'antique version de *la Clef des songes*. L'une des Érinyes, redoutable justicière des Enfers, est d'ailleurs représentée avec une tête de cheval. Dans certains chants populaires grecs, Charon est juché sur un cheval. Et dans l'*Illiade*, Homère prête à ses guerriers cette féroce exclamation :

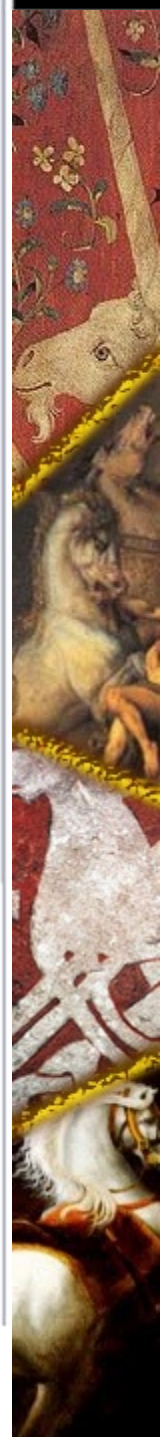
« Tu donneras ton âme à Hadès, célèbre par ses chevaux » (*Illiade*, V,654 ; XI, 445 ; XVI, 625).

Le cheval comme guide vers l'Autre-monde apparaît également dans l'art funéraire des Étrusques. La mort est représentée sous les traits d'un cavalier d'outre-tombe cheminant sur la route conduisant aux enfers.



Aurélie Wellenstein

Chevaux-monstres





Aurélié  
Wellenstein

Chevaux-  
monstres

Dans plusieurs récits, Sleipnir permet de passer du monde des hommes à celui des dieux (entendons : du monde des vivants à celui des morts...) En effet, pour tirer une voyante de son sommeil éternel, Odin se fraie un passage dans le séjour des morts, monté sur Sleipnir. Et quand Hermodr tente d'arracher le demi-dieu Baldr aux mains de Hel, c'est aussi sur Sleipnir qu'il entreprend le périlleux voyage.



Sleipnir, sur une stèle de Tjängvide.

Sleipnir est rarement représenté sur des monuments. Mais on peut cependant le trouver sur deux stèles funéraires de l'île de Gotland (Suède) datant du VIII<sup>ème</sup> siècle. Sur la célèbre stèle de Tjängvide, aujourd'hui conservée au musée national de Stockholm, le cavalier de Sleipnir n'est sans doute pas Odin, mais un guerrier mort, emporté par le cheval divin vers le Valhalla, où l'attend une valkyrie.

### Les chevaux ogres

Le cheval porteur de mort ou de cauchemar (en anglais « *nightmare* » signifie littéralement « jument de la nuit ») n'a cessé de peupler les récits du folklore européen. Démoniaque, l'animal conduit son cavalier vers une issue fatale ou pire se repaît de sa chair !



Tableau de Jacques de Larocque-Latour.

### Lou Drapé

Lou Drapé est un cheval fantastique issu du folklore français et propre à la ville d'Aigues-Mortes, dans le Gard. C'est une variante du Croquemitaine ou du grand-méchant loup. La nuit, il se promène sous les remparts de la ville et enlève les enfants, que plus personne ne revoit jamais. Pour acheminer un plus grand nombre d'enfants vers leur perte, Lou Drapé est doté d'une échine extensible à l'infini !

### Le cheval Mallet

Dans le même ordre d'idée, le Cheval Mallet apparaît la nuit aux voyageurs sous la forme d'un magnifique cheval richement sellé. Il suffisait qu'un voyageur fatigué cède à la tentation de monter



sur son dos pour que l'animal parte aussitôt au triple galop. Le cavalier finissait sa vie fracassé au sol par la vitesse. Le seul moyen de survivre à cette chevauchée infernale était de posséder la rançon du voyage ou un charme de protection tel qu'une médaille de saint Benoît. Le cheval Mallet est vu comme un instrument du Diable voire comme une forme de Satan lui-même.

### Les kelpies

Les kelpies sont des chevaux fantastiques des lacs d'Écosse, aussi mentionnés dans certains cantons allemands et en Islande. Cette créature vit en troupes près des étendues d'eau. Bien qu'ils semblent plus sympathiques que d'autres esprits des eaux, les kelpies ont faim de chair humaine... Sous la forme d'un très beau cheval, ils se présentent aux hommes fatigués. Si la personne est assez naïve pour monter sur son dos, la monture se précipite dans un lac et l'emporte au plus profond de l'eau.



*Gutt på hvit hest* (« Garçon sur un cheval blanc ») de Theodor Kittelsen.

Il semblerait que le kelpie soit blanc, plus rarement noir, avec une peau lisse et sans aspérité comme celle d'un phoque, mais glaciale au touché. Rien ne le distingue d'un cheval ordinaire, mais sa crinière goutte continuellement.

### Les juments de Diomède

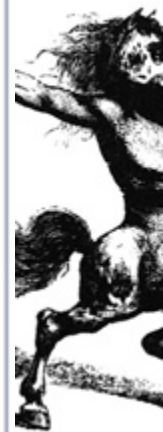
Le roi de Thrace Diomède entretenait dans son écurie quatre féroces juments carnivores. Retenues par des chaînes, les bêtes se nourrissaient des victimes du roi barbare. Pour sa huitième épreuve, Hercule se mesura à ces monstres. Ovide lui prête ces paroles : « Rappellerai-je encore que ayant vu les chevaux du roi de Thrace engraisés de sang humain et leurs crèches remplies de corps en lambeaux, j'ai détruit les crèches, immolé le maître et ses coursiers ? » (*Les Métamorphoses*, IX, 194-196)

### Les Hrugae

Enfin, plus proche de nous, dans le cycle de *la Belgariade*, David Eddings met en scène les Hrugae, des chevaux carnivores dotés de crocs et de griffes, qui n'hésitent pas à attaquer les humains.

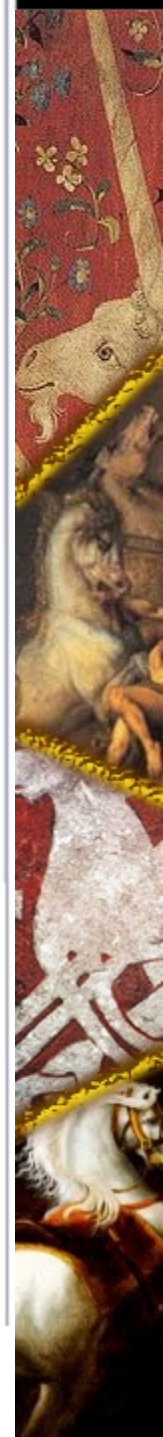


*Diomède dévoré par ses chevaux*, huile sur toile, Gustave Moreau, XIX<sup>ème</sup> siècle.



Aurélien Wellenstein

Chevaux-monstres



## Les hommes-chevaux



Ixion est aussi le nom choisi par les concepteurs du jeu vidéo Final Fantasy 10 pour nommer l'invocation de la foudre.

## Les centaures

Comment sont apparus les centaures ? La thèse la plus largement répandue est celle de Pindare (Vème siècle avant notre ère). Selon cet auteur (*Pythiques*, II, 35-70) la plupart des centaures descendraient d'Ixion, un roi des Lapithes. Malgré des crimes odieux, il fut accueilli à la table des dieux dans l'Olympe. Là il fit preuve d'un comportement indécent, s'enflammant pour Héra, l'épouse de Zeus. Le dieu créa alors une nuée ressemblant à Héra et dupa Ixion qui viola le nuage. De cette

union contre-nature naquit Kentauros. Cet être d'apparence monstrueuse s'accoupla à des juments de Mégnésie et c'est ainsi qu'apparurent les Centaures.

Certains Centaures ont cependant une ascendance distincte, comme c'est le cas de Chiron, né des amours adultères du titan Cronos, ayant pris la forme d'un étalon, avec Phylire, une nymphe océanide.

Les Centaures se caractérisent principalement par leur sauvagerie. Lubriques et emportées, ces créatures sont particulièrement portées sur les femmes et la boisson !

Mais si les hommes-chevaux les plus célèbres sont les centaures, n'oublions pas non plus les Ichthyocentaures, ou centaures-poissons : homme au-dessus de la ceinture, leurs membres antérieurs sont ceux d'un cheval et leur corps se termine par une queue de poisson.

Les Hippocéphales sont des hommes à tête de cheval.

Les Hippopodes, comme leur nom l'indique, sont des hommes ayant des sabots de cheval en guise de pieds. Pline l'Ancien mentionne leur existence dans son *Histoire naturelle* (IV, 94), mais c'est surtout la légende d'Alexandre diffusée au Moyen-Âge qui les fait connaître, sous le nom de « Lamiae ». Les hippopodes sont aussi le nom donné à un peuple qui vivait près de la mer de Scythe à l'Antiquité. Ce nom leur vient de leur réputation de bons coureurs, très rapides, comme des chevaux.

## Mi-cheval, mi... autre

### La licorne

Les chevaux des mythes ou du folklore peuvent également emprunter les attributs d'autres bêtes. Parmi les plus connus, la licorne. Dans l'antiquité classique, on parlait « d'Unicorne ». Pline l'Ancien nous le décrit dans son *Histoire naturelle* (VIII, 31) : « En Inde, on chasse un autre fauve, l'Unicorne, semblable de corps au cheval, de tête au cerf, à l'éléphant par les pattes et au sanglier par la queue. Son mugissement est grave, une corne longue et noire s'élève au milieu de son front. On nie qu'il puisse être attrapé vivant ».



La Dame à la licorne, détail de la tapisserie exposée au Musée de Cluny

Plus tard, au cours du Moyen-Âge chrétien, la Licorne proprement dite fait son apparition. Née de la fusion du rhinocéros d'Asie et de l'antilope d'Afrique, c'est un petit cheval blanc, proche de la chèvre, avec des sabots fendus, une longue corne droite et une barbe de bouc. La licorne est si sauvage que seule une vierge peut la capturer : l'animal se blottit dans son giron et se laisse alors massacrer par les chasseurs. La licorne symbolise notamment le Christ venu s'incarner dans le sein de la Vierge ou encore le poète « stupéfait d'amour » pour sa dame, selon l'expression de Thibaut de Champagne.

### Autres chevaux à cornes

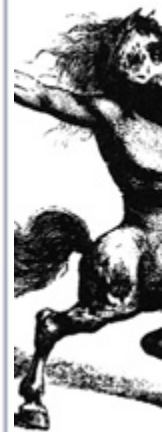
Le nom du cheval d'Alexandre, Boukephalos, signifie en grec « tête de bœuf ». À l'origine ce nom désignait une race de chevaux de Thessalie, mais il a été ultérieurement compris de façon littérale c'est-à-dire comme un cheval à tête de bœuf muni de deux cornes. On retrouve des chevaux munis de cornes de bovidés sur des fibules germaniques de l'époque des grandes migrations. Dans l'art des Scythes, on peut rencontrer des chevaux munis de cornes de bouquetins et surtout des chevaux avec des bois de cervidés.

### Hippogrieffe

L'hippogrieffe est issu de la poésie du Moyen-Age finissant. Dans le *Roland Furieux* de l'Arioste (début du XVIème siècle), l'hippogrieffe est présenté comme le fruit d'une jument et d'un griffon. C'est sur le dos de cette créature que le preux Roger délivre Angélique d'un monstre et qu'Astolphe se transporte sur la lune (*Roland Furieux*). L'hippogrieffe a récemment été popularisé par la Saga *Harry Potter*.

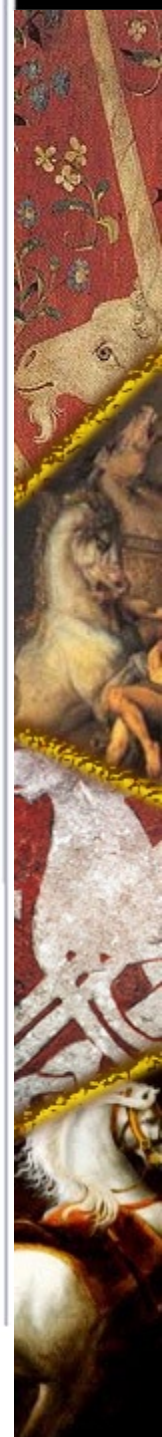
### Pour conclure...

Dans ce court article, nous nous sommes concentrés sur le côté sombre des chevaux des mythes. Mais n'oublions pas que le cheval est doté d'un symbolisme polyphonique qui l'associe aussi bien à l'élévation qu'à la chute, à la gloire et au châtimeut, à la vie et à la mort. Tout au long des époques et des cultures, le cheval a sollicité l'imaginaire des conteurs et des écrivains. Même si l'animal est en déclin dans notre monde contemporain, gageons qu'il a encore de belles chevauchées littéraires devant lui !



Aurélien  
Wellenstein

Chevaux-  
monstres



# Notre Mère



Texte : Philippe Deniel  
Illustration : Elie Darco

## Notre Mère

Philippe Deniel

Je suis malade depuis le décollage, et cela ne fera qu'empirer tant que nous nous déplacerons. Une fois sur cible, j'irai mieux, mais l'éloignement de l'aura terrestre me torturera pendant encore quelques heures. J'ai effectué bien des voyages en chaloupe, mais je ne parviendrai jamais à m'y habituer. Une migraine carabinée enserre mon crâne dans un étau et mon dernier repas développe de gros efforts pour quitter mon estomac et vivre sa vie au grand air. Je suis sur le point de redécorer ma cabine, un incident aussi salissant qu'embarrassant, surtout en apesanteur, quand Ricardo, le plus jeune des Chevaliers, passe timidement la tête par l'écotille.

— Bonjour Père Peterson. D'après Steve, nous avons presque atteint notre destination. Il pourra rétablir une gravité artificielle lorsque notre vitesse sera assez faible. Dès que vous vous sentirez mieux, vous êtes attendu sur la passerelle.

Ricardo est un gamin d'une vingtaine d'années. Il a grandi dans un quartier pauvre de Rio de Janeiro, au sein d'une famille très religieuse. Il s'entête à me voir comme un prêtre et je n'ai pas le cœur à le convaincre du contraire. La différence est toutefois de taille : les hommes d'Église répondent à une vocation alors que moi, personne ne m'a demandé mon avis et je n'ai jamais cherché à être ce que je suis. Je fais un vague geste de la main pour lui indiquer que j'ai bien reçu le message. Apparemment, il prend cela comme une invitation à bavarder.

— Mal de l'espace ? Je peux vous apporter une dose de diméthylhydrinate, cela devrait vous soulager.

— Inutile. Nous nous éloignons de la Terre, c'est le déplacement qui me rend malade. Pour un shaman comme moi, chaque kilomètre parcouru est un véritable supplice. Cela se calmera une fois sur la cible.

Il acquiesce. Il est visiblement né sous une étoile loquace, mais j'aime sa compagnie et puis il est la seule personne à bord, à part Steve, à m'adresser la parole. Discuter avec lui vaut mieux qu'endurer mon martyre en solitaire.

— C'est ta première mission, n'est-ce pas ?

— Oui. Je me suis porté volontaire.

— Tu as déjà croisé un Déchu ?

— Non, mais j'ai vu des reportages, comme tout le monde. J'ai eu de super résultats à l'entraînement. J'ai hâte de faire mes preuves face à l'un de ces monstres.

— Dans ce cas, tu es un idiot. Personne n'a envie de se rendre là-bas. Crois-moi. Tu n'as pas idée de ce que nous trouverons.

Il n'a pas le temps de me répondre, car un appel résonne dans les coursives. C'est la voix grave et calme de Lefebvre, qui réunit son groupe dans l'armurerie.

— J'espère que nous pourrons poursuivre cette conversation, *Padre*, me dit Ricardo en me quittant avec regret.

Une petite demi-heure plus tard, le navire se met à tourner lentement sur son axe, produisant un semblant de gravité. Nous sommes parvenus à destination. Bientôt, je suis capable de me tenir debout dans ma cabine et de m'habiller. Une fois mon mal de tête totalement dissipé, je sors dans le couloir pour rejoindre la passerelle toute proche.

Steve est assis à la console de pilotage, relié aux organes de contrôle du vaisseau par plusieurs fils colorés très fins branchés à l'arrière de son crâne. Chauve, comme c'est l'usage parmi les navigateurs, il est vêtu d'un short et d'un t-shirt foncé. Ce n'est pas la tenue réglementaire, mais il s'en fout.



Philippe Deniel

Notre Mère

— Salut Peterson, tu te sens mieux ?

Je le connais depuis des années, nous avons volé bien souvent ensemble et il sait à quel point le voyage m'est pénible.

— Pas terrible. Tu ne nous as pas ménagés. Tu as toujours rêvé de piloter une lessiveuse ou quoi ?

— Et moi qui croyais avoir négocié une approche tout en douceur et en finesse.

— De toi à moi, c'est raté.

— OK, j'avoue tout. La zone est dangereuse, elle est truffée d'épaves de vieux transporteurs et de cadavres de satellites. Un vrai dépotoir. J'ai dû louvoyer. Désolé si je t'ai un peu secoué.

— L'important c'est que nous soyons sur la cible. Tu l'as en visuel ?

— J'ai envoyé un drone il y a une dizaine de minutes, je viens juste de recevoir les premières images. Je t'en offre la primeur. Regarde l'écran central derrière toi.

On peut voir l'*Amerigo Vespucci* distant de quelques kilomètres. L'avant est un long parallélépipède qui évoque une titanesque boîte à chaussures. Bardé d'antennes et de radars en tout genre, il abrite la soute, les quartiers d'habitation et la vaste cabine de pilotage. L'arrière est plus complexe, il ressemble à un assemblage de sept colossales bouteilles d'oxygène retenues dans une cage formée de tubes métalliques soudés. L'ensemble se termine par un empilement pyramidal de sphères sombres. Il s'agit du système de propulsion Orlov-Taresco. Bien plus élaboré que le moteur ionique de la chaloupe, il utilise des principes de physique que je ne comprendrai jamais.

— Bel engin, pas vrai ? fait Steve.

L'*Amerigo Vespucci* n'est pas n'importe quel navire migrateur. Il est parti à peine quelques mois avant l'Éveil, après avoir été intégralement fabriqué et assemblé en orbite. C'était le bâtiment le plus moderne et le plus rapide de sa classe, le fleuron de la Flotte et il est allé beaucoup plus loin que ses prédécesseurs. Quand nos radars au sol ont reçu les signaux émis par sa balise d'urgence, ils montraient qu'il avait parcouru plus de six mille Unités Astronomiques — deux cents fois la distance entre le Soleil et Pluton — lorsqu'il a fait demi-tour.

— Tu réalises que c'est le dernier ?

— Je n'arrête pas d'y penser. Dès notre retour, je quitte la Flotte et je m'installe à mon compte. J'ai déjà rempli tous les papiers.

Je souris. Son enthousiasme m'amuse, j'aimerais le partager, mais je n'y parviens pas.

— Jamais un navire-colon ne s'est éloigné autant de Gaïa. Je n'ose pas imaginer ce que trouverons à l'intérieur.

— Vous occuper de ça, c'est ton boulot et celui des Chevaliers. D'ailleurs, ils t'attendent tous en bas.

On comprend en les voyant comment ceux qu'on appelle officiellement « Agents d'Intervention » ont gagné leur surnom. Trois des quatre hommes de l'escouade sont des vétérans, et j'ai fait équipe avec eux auparavant. Vasquez est le plus proche, il porte une épaisse combinaison luisante qui évoque le croisement entre une armure médiévale et une carapace de scarabée. Lourdemment blindée, elle est munie d'un exosquelette hydraulique qui décuple sa force. Une lourde plaque de métal équipe son bras gauche, à la façon d'un bouclier, et sa main droite tient une hache de céramique. Les premières confrontations avec les Déchus, quand le Jacques Cartier était revenu, avaient montré leur incroyable résistance aux balles et aux rayons, ainsi que leur faculté à se régénérer. Le seul moyen de les détruire définitivement était de leur faire perdre rapidement le maximum de sang ou de les décapiter. Les armes blanches sont vite apparues comme la solution la plus simple. C'est ainsi que des gars comme Vasquez ont été entraînés au combat rapproché, appliquant des techniques qui remontaient aux premières heures de la civilisation. Il travaille toujours en duo avec Duke, un colosse texan muni du même attirail guerrier que lui. À côté de lui se trouve le jeune Ricardo, qui opère comme éclaireur. Il est équipé d'une combinaison plus légère qui ne le gêne pas dans ses mouvements. Moins lourdement armé que ses collègues, il se sert de lames courtes conçues sur le modèle des



Philippe Deniel  
Notre Mère



katanas. Lefebvre est le dernier membre du groupe et son commandant. Spécialisé dans l'utilisation du sabre et de l'arbalète, il a effectué plus d'une vingtaine d'opérations de ce type, et il n'a jamais perdu un seul homme en mission.

Ils cessent de discuter lorsque je fais mon apparition dans la salle d'abordage. Ils me font les salutations d'usage tandis que j'enfile ma propre tenue ; une politesse qui dissimule difficilement l'hostilité de Lefebvre et des deux vétérans à mon égard. Bien moins lourde que les leurs et équipée de quelques outils, ma combinaison est moins destinée à me préserver qu'à amplifier mes talents. Les matériaux utilisés dans sa fabrication renforcent mes affinités avec Notre Mère, mais pour ma protection je dois compter sur les Chevaliers. Ils n'apprécient pas beaucoup les shamans, nous leur semblons aussi peu naturels que les monstres qu'ils exterminent. Je ne suis qu'un mal nécessaire pour eux et s'ils tolèrent ma présence, c'est parce que mes pouvoirs sont le seul moyen de détruire définitivement un Déchu.

La voix de Steve retentit dans la pièce, portée par les haut-parleurs intégrés dans les murs.

— Tenez-vous prêts. J'ai approché la chaloupe à distance d'abordage. Je lancerai le grappin dans environ trois minutes. Vous devrez faire vite pour monter à bord, je ne pourrai pas rester accroché très longtemps

La porte de la salle se referme derrière nous dans un bref chuintement d'air comprimé, la scellant hermétiquement. Un bruit sourd nous informe que nous sommes à présent raccordés à l'une des issues de l'*Amerigo Vespucci*. L'abordage est proche et le mur face à nous s'escamote pour nous dévoiler une sortie close par un dispositif complexe, semblable à un diaphragme d'appareil photographique géant. Il s'ouvre brusquement, révélant un long tube, à la façon d'un énorme sphincter mécanique. Nous nous engageons à l'intérieur, marchant prudemment en file indienne. Je déteste cela, je n'ai aucune confiance en cette passerelle provisoire. Penser que cette seule paroi flexible et cylindrique nous sépare du vide de l'espace me rend nerveux. Quelques interminables minutes plus tard, nous quittons ce plancher souple et rond pour atteindre celui, plus solide, du vaisseau migrateur. Lorsque Vasquez, qui ferme la marche, nous a rejoints, le grappin qui termine le boyau métallique se contracte hermétiquement, nous isolant à bord avant de se détacher de la chaloupe.

Sur l'ordre de Lefebvre, les Chevaliers se disposent en formation. Ricardo part quelques mètres devant nous et j'avance, encadré par Duke et son compère. Nous sommes dans une galerie de maintenance. C'est sale et mal éclairé et l'air insuffisamment recyclé empeste le renfermé, mais nous y sommes en sécurité : Les Déchus se trouvent dans les soutes et les zones de vie du bâtiment, ils évitent les coursives les plus extérieures. L'équipe, usant d'une routine bien rodée, progresse lentement avant que nous localisions un ancien escalier de service. Nous descendons prudemment dans les entrailles du vaisseau migrateur pour aboutir dans une pièce plus grande, encombrée de placards. Un coup d'œil sur les plans nous apprend qu'il s'agit des vestiaires destinés aux techniciens de l'équipage. La procédure est toujours la même, minutieusement décrite dans les circulaires de l'État Major. Nous devons atteindre le poste de pilotage, rassembler les données de l'ordinateur de bord et vérifier qu'il n'y a aucun survivant dans le navire. Ensuite, nous nous servirons des modules de secours pour nous échapper. Steve nous récupérera avant de prendre un peu de distance et lâchera une puissante charge nucléaire sur le moteur de l'*Amerigo Vespucci*, le réduisant en poussière.

Les Chevaliers s'arrêtent pour installer différentes sondes portatives sur les murs et le sol. Quelques instants plus tard, ces sonars miniatures nous retransmettent les informations qu'ils ont collectées. Lefebvre utilise le projecteur 3D intégré à son équipement pour afficher une vue détaillée des différentes parties du vaisseau. Des points rouges clignotants se déplacent à l'intérieur du plan tridimensionnel, indiquant nos cibles.

— Nous sommes ici, dit Lefebvre, en montrant les cinq pastilles bleues nous identifiant sur la carte, pas très loin des réacteurs.

— C'est totalement anormal, fait remarquer Vasquez en désignant une zone abandonnée au niveau des soutes. En temps normal, ils adorent ce genre d'endroit, il ne devrait pas être si vide. Pourtant, ils

Philippe Deniel

Notre Mère

tournent autour, regardez comme ils sont nombreux dans les couloirs voisins.

— Peut-être qu'ils l'encerclent sans parvenir à y rentrer.

— À moins que quelque chose de dangereux, même pour eux, se terre là, et qu'ils hésitent à s'y aventurer, ajouta Duke.

Lefebvre observe pensivement le plan et les points clignotants.

— C'est très suspect, je n'ai jamais rien vu de semblable. Peterson, qu'en pensez-vous ?

Je me concentre quelques instants, laissant le pouvoir venir à moi. Je ne perçois alors les quatre hommes autour de moi que par la force vitale qu'ils rayonnent. Les Déchus, eux, m'apparaissent comme des formes en creux, vides de toute vie. Je ressens aussi une présence floue dans la soute désertée, peut être deux. C'est vivant, mais trop éloigné pour que je puisse en savoir plus.

— Il n'y a aucun doute, quelque chose se trouve là-bas et ce n'est pas l'un d'entre eux. Peut-être des survivants.

— Comment ! C'est impossible ! Ce serait bien la première fois, gronde Vasquez.

— S'il s'agit d'un rescapé, nous devons lui porter secours. Bientôt nous serons repérés et ils fondront vers nous. Nous devons opérer le plus vite possible.

Lefebvre utilise sa radio pour joindre Steve et lui expliquer la situation. Mon vieil ami le pilote transmettra l'information à la base et une autre équipe accompagnée d'un médecin viendra nous rejoindre d'ici quelques heures. Pendant ce temps, Ricardo, Vasquez et Duke discutent pour déterminer l'itinéraire le plus court et le moins exposé. Nous reprenons ensuite notre progression.

Nous descendons plusieurs étages sans incident, mais les Chevaliers sont sur le qui-vive. Leurs radars indiquent que nos ennemis sont proches, et ils tarderont à apparaître. La tension grandit alors que nous atteignons le niveau principal. Les points rouges nous cernent mais nous n'en voyons aucun. Lefebvre fait de brefs signes aux membres de l'escouade, leur ordonnant silencieusement de vérifier les couloirs et les salles voisines, toutes vides. Au bout de quelques minutes interminables, le premier contact se produit.

Contrairement à ce que nous attendions, c'est d'en haut que provient le danger. Le premier Déchu surgit d'une gaine de ventilation, qu'il déchire de ses serres avant de sauter entre moi et Ricardo. Ce dernier dégainé ses sabres, et il adopte la posture de défense si souvent répétée à l'entraînement. Le gamin doit se réjouir, il a enfin droit à la première confrontation qu'il espérait. Deux autres Déchus suivent, encerclant le jeune homme. Leurs mains sont osseuses et griffues, et des crocs démesurés déforment leurs mâchoires. Leur teint est d'une pâleur cadavérique et leurs yeux sont injectés de sang. Ils sont très similaires aux vampires de nos légendes, une analogie qui n'est pas fortuite, car ils se nourrissent des fluides vitaux des humains quand ils ne se dévorent pas entre eux. Lefebvre pointe son arbalète hydraulique et décoche plusieurs carreaux qui les épinglent littéralement au mur, comme d'objets papillons. Cela ne suffit pas à les tuer, ils entreprennent immédiatement de se dégager avec colère. Duke passe alors à l'action, utilisant ses lames pour découper les créatures. Elles cessent de bouger au bout de quelques instants. L'exosquelette de Vasquez prouve sa puissance alors qu'il entre dans la bataille aux côtés de Ricardo. Il abat sa hache sur l'un des monstres, le tranchant en deux, de l'épaule jusqu'au bassin. Nous paraissions sur le point de l'emporter quand d'autres Déchus font leur entrée. Le rayonnement de nos forces vitales et le vacarme de l'affrontement les a attirés et bientôt ce sont plusieurs dizaines de ces monstres qui nous encerclent.

— Peterson, il va falloir nous montrer ce dont vous être capable, fait Lefebvre. On se regroupe autour du shaman et on assure sa défense pendant qu'il opère. Dépêchez-vous !

Les Chevaliers obéissent, formant une barrière. Duke et Ricardo font des miracles, mais cela ne retiendra pas éternellement nos adversaires. Je ralentis ma respiration, essayant de m'abstraire du combat. Je laisse ensuite venir à moi l'essence de Gaia, Notre Mère, invoquant Ses mers, Ses plaines et Ses montagnes, et je me mets à rayonner de Son pouvoir, comme une Terre miniature. L'effet est immédiat. Les Déchus s'immobilisent, fascinés. Ils restent ainsi pendant quelques secondes, puis ils s'écroulent. Une rapide dégradation commence alors, comme si un feu invisible les consumait



de l'intérieur. De larges cloques apparaissent sur leur peau, puis leurs muscles et leurs os fondent comme de la cire. Bientôt, il ne subsiste plus d'eux qu'une cendre grisâtre et légère.

Je crois que je ne m'habituerai jamais à ces créatures, ces blasphèmes vivants. Autrefois, ils ont été des êtres humains, mais ils ont subi les conséquences du « sevrage du champ morphogénique ». De bien jolis mots inventés par les scientifiques pour désigner une affreuse réalité : loin de la Terre et de l'énergie dégagée par la planète, ces pauvres diables s'étaient métamorphosés en monstres. Gaia est Notre Mère, mais elle est aussi possessive et sévère. L'abandonner, signifie devenir pire qu'une bête, dans la déchéance la plus totale. Ricardo me regarde avec admiration. Il est visiblement ravi de son baptême du feu.

— Incroyable, *Padre*, fit Ricardo. Je n'avais jamais vu un shaman à l'œuvre. C'est encore plus impressionnant que je le pensais.

— Tu ne sais pas tout, le coupe Lefebvre.

— Que voulez-vous dire ?

— Des millions de personnes sont mortes pour que des gens comme lui disposent de leurs pouvoirs magiques. Ce n'est rien qu'un vampire, et il ne vaut pas mieux que ceux qui viennent de nous attaquer.

Je reste silencieux. Il n'a pas tout à fait tort, l'Éveil a été d'une rare cruauté. Lefebvre oublie juste de mentionner que, tout comme les anciens membres d'équipage de l'*Amerigo Vespucci*, je ne suis rien d'autre qu'une victime de plus.

Le chemin jusqu'à l'entrée de la soute est plus calme. Les Déchus sont désorientés et considérablement affaiblis par la décharge de Mana que j'ai déclenchée. Les éliminer ne pose aucun problème aux Chevaliers. Nous rejoignons finalement les doubles portes qui scellent la partie du navire dédiée au fret, là où nous espérons la présence de survivants. Nous disposons de l'ensemble des codes d'accès du vaisseau, et nous entrons sans difficulté. La salle est immense, profonde de plusieurs centaines de mètres et à peine moins large. Elle est remplie de containers à perte de vue, ils contiennent le matériel qui devait servir aux colons. Il y a ici de quoi bâtir une petite ville avec toutes ses infrastructures.

Lefebvre active son scanner, reproduisant à nouveau une image tridimensionnelle de la zone. Son visage se fait soucieux tandis qu'il tente de régler son appareil.

— Nous avons un problème, les sondes ne parviennent pas à faire la mise au point. Elles ne détectent rien, même pas nous.

— Elles doivent avoir été endommagées lors du dernier combat, hasarde Ricardo.

— Impossible, je recevrais un signal dégradé, là on n'a rien du tout. C'est comme si l'endroit était désert. C'est incompréhensible.

— Je crois que j'ai une explication.

Quatre paires d'yeux se braquent vers moi.

— Il y a quelque chose de vivant ici. Je ne sais pas s'il s'agit de rescapés ou non, mais ça a les moyens de se dissimuler à nos détecteurs. C'est probablement aussi ça qui éloigne les Déchus.

— Vous pouvez identifier où ils sont ?

— C'est difficile. Je perçois une présence proche sans pouvoir dire où elle se trouve dans ce hangar.

— Dans ce cas, on revient aux bonnes vieilles méthodes : la fouille systématique.

Il trace dans la poussière un dessin sommaire représentant la soute et les containers. Il le divise ensuite en quatre zones.

— Vasquez, secteur 1. Duke, vous prendrez le secteur 2. Je m'occupe du troisième. Ricardo, vous accompagnerez Peterson dans le dernier quartier. Nous restons en liaison radio, vous me faites un rapport tous les quarts d'heure.

Tous acquiescent. Puis le groupe se disperse pour ratisser la division qui lui a été affectée. Ricardo

est enchanté de travailler en duo avec moi. Je sens qu'il brûle d'envie de me poser une foule de questions.

— Pourquoi Lefebvre affirme-t-il que vous êtes responsable de la mort de millions de personnes ?

J'hésite quelques instants avant de répondre.

— Que sais-tu de l'Éveil ?

— Ce qu'on en dit dans les livres, c'est le moment où Gaïa, l'esprit planétaire, s'est révélé à l'humanité. Les shamans sont apparus en même temps.

— Les manuels d'Histoire ne racontent pas tout. Je ne suis pas né avec mes pouvoirs, Notre Mère me les a offerts. Il y a eu des dizaines de cataclysmes inexplicables sur tout le globe. Raz de marée, éruptions volcaniques, glissements de terrain... À chaque fois, une grande cité était détruite et on ne retrouvait qu'un seul survivant, indemne. Il avait des facultés extraordinaires, faisant de lui un sorcier capable de capter et de canaliser l'énergie de la planète. Ils sont devenus les hérauts de la Terre. Pour qu'ils existent, Elle n'a pas hésité à sacrifier des milliers de ses enfants afin de concentrer leurs forces vitales en un unique être.

— Vous êtes l'un de ces rescapés.

— Oui. Lefebvre n'a pas tort. Des gens sont morts afin que je vive.

Nous restons silencieux après cela.

Nous inspectons les containers, conformément aux consignes. Après une demi-heure, un signal de détresse se fait entendre dans nos radios. C'est la voix de Lefebvre.

— Regroupement immédiat. Duke et Vasquez ne donnent plus signe de vie. Retrouvez-moi aux coordonnées que je vous transmets.

Les visières de nos combinaisons affichent le cap à suivre pour le rejoindre, nous sommes sur place peu après. Les armures calcinées de deux Chevaliers gisent au sol à quelques mètres de là. Lefebvre fait face à deux personnages. Le premier porte la tenue des officiers scientifiques de la flotte. Il est humain, même si sa peau est curieusement pâle et écailleuse, avec des yeux fendus comme ceux des serpents. Le second est une forme humanoïde d'environ deux mètres cinquante qui semble avoir été modelée dans de la glaise par un sculpteur particulièrement peu habile. Ses bras et ses jambes sont à peine ébauchés, sans articulations, et son corps est presque lisse. Son épiderme est d'un jaune très clair et luit faiblement. Plusieurs câbles à haute-tension le raccordent aux systèmes énergétiques de la soute.

— N'approchez pas, ordonne l'étrange individu en uniforme, vous allez l'effrayer.

— Cette chose a tué mes hommes ! hurle Lefebvre.

— Il s'est cru en danger, il n'a fait que se défendre.

— Je ne sais pas quelle est cette monstruosité, mais je la détruirai !

Lefebvre prend un explosif dans sa combinaison. C'est une charge de faible puissance, un modèle standard que les Chevaliers utilisent quand ils doivent démolir en urgence une porte bloquée ou une cloison, mais elle est largement suffisante pour réduire en miettes ses opposants. Il est sur le point d'actionner le détonateur lorsque le géant irradie d'une soudaine clarté qui le frappe de plein fouet. Il laisse tomber son arme improvisée tandis que les radiations le consomment, le transformant en un cadavre fumant et noirci qui gît au milieu de son armure à moitié fondue. Je fais signe à Ricardo de ne pas bouger. Le gamin tremble de peur, mais il fait tout son possible pour ne pas craquer. Je ne ressens aucune angoisse pour ma part, la créature devant moi m'intrigue plus qu'elle ne m'effraie. L'énergie qu'elle vient d'émettre m'est familière, elle ressemble au champ planétaire de Gaïa.

— Je m'appelle Peterson, dis-je en direction de l'officier de l'*Amerigo Vespucci*. Quel est votre nom ?

— Bob Horton, ingénieur en chef.

— Et votre copain le géant, c'est qui ?

— Je l'ai surnommé Tirésias. Nous l'avons rencontré quelques semaines avant que les autres ne

se transforment... Il m'a protégé.

— Je comprends, c'est lui qui a tenu les Déchus à distance. Comment vous a-t-il rejoint ?

— Nous avons croisé sa route environ six mois après être sortis du système solaire. Nous avons repéré un objet dont la trajectoire était anormale, il cherchait visiblement à se rapprocher de nous. Nous avons alors tenté de rentrer en contact avec lui.

— Vous avez réussi à interpréter ces signaux ? Je ne savais pas que les ordinateurs des navires colons étaient équipés des programmes nécessaires.

— Ils ne le sont pas. C'est Tirésias qui a trouvé un moyen de nous parler. Il a établi une sorte de lien avec moi, par télépathie. Je suis devenu ses yeux, ses oreilles et sa voix.

Il disait vouloir nous rencontrer et nous avons accepté de le prendre à bord en instaurant une zone de quarantaine ici, dans l'une des soutes.

— Une procédure inhabituelle.

— Vous n'imaginez pas à quel point. Tirésias est une espèce de missionnaire, un messager de son peuple. Il nous a enseigné des choses... C'était absolument fabuleux. Les premiers cas de mutation sont alors apparus.

— Les gens ont commencé à se transformer en Déchus.

— Oui. C'était affreux à voir. Rien ne semblait pouvoir les arrêter, et ils étaient toujours plus nombreux. Bientôt, tous les membres d'équipage du navire survivants ont été changés en monstres.

— Cela n'explique pas tout... Pourquoi n'avez-vous pas muté vous aussi ?

— Tirésias a compris ce qu'il se passait. Il m'a proposé de me donner un peu de son essence en échange d'une partie de la mienne. Je n'avais pas le choix et j'ai accepté. Il a alors adopté la forme humanoïde qui est désormais la sienne, et mon propre aspect s'est modifié également. Je ne suis plus totalement humain, c'est pour cela que j'ai survécu.

J'imagine la suite. Les Déchus ont proliféré et occupé l'ensemble du bâtiment. L'extraterrestre avait défendu son symbiote, utilisant le pouvoir dont il avait usé contre les Chevaliers pour détruire les assaillants et les tenir à distance.

Horton se prend soudain la tête dans les mains, en proie à une grande souffrance. Il marmonne tout seul, on dirait qu'il chuchote avec un interlocuteur silencieux.

— Tirésias est très intrigué, m'annonce-t-il enfin. Vous lui ressemblez beaucoup.

— Comment cela ?

— Il affirme qu'il y a un peu de l'essence de votre monde en vous. C'est la même chose pour lui, Tirésias a fusionné avec un fragment de sa planète natale pour l'emporter avec lui.

— C'est un... shaman ? Comme moi ?

L'ingénieur se tait à nouveau, grimaçant de nouveau de douleur.

— Non, c'est un voyageur. Il était faible à son arrivée et j'ai bricolé l'installation que vous voyez pour le raccorder sur le système d'alimentation de la soude. Un peu comme on recharge une batterie à plat. C'était rustique, mais cela a fonctionné.

— Pourquoi avoir fait cela ? Vous pouviez refuser de l'accueillir... À moins que vous ne teniez absolument à recevoir son enseignement.

Horton acquiesce. Il forme alors une cloche avec ses étranges mains palmées et écailleuses, à la façon d'un prof en train de donner un cours.

— Tirésias ne comprenait pas comment nous avons pu partir sans emporter un peu de l'esprit de notre géosphère. Il appelait cela « le Grand Pêché ». Il disait que nous allions en payer le prix comme son peuple autrefois. Nous n'avons saisi le vrai sens de ces paroles que lorsque les premières mutations se sont produites.

— Pourquoi Tirésias ne s'est-il pas enfui ? À quoi bon rester dans un vaisseau peuplé de monstres ?

— Pour nous aider à nous libérer du Grand Pêché. Il sait que l'*Amerigo Vespucci* nous ramène chez nous et il souhaite poursuivre sa mission de messager. Il nous apprendra à tous comment

Philippe Deniel

Notre Mère

voyager à la façon de sa race, en entraînant une étincelle de l'âme de la Terre.

Je ne parviens que difficilement à réaliser ce que ces mots impliquent. L'avenir nous appartiendrait et l'humanité pourrait exister sans Elle. Cette pensée m'horripile, mais elle semble réjouir Ricardo.

— Vous avez entendu, *Padre* ? C'est à peine croyable.

— As-tu idée de ce qui va arriver ?

— Bien sûr, avec les enseignements de Tirésias, notre espèce pourra coloniser les étoiles. Nous pourrions conquérir l'univers sans nous transformer en Déchus.

— Cela ne sera pas aussi simple, Notre Mère ne laissera pas Ses enfants la délaissier ainsi. Tu ne sais pas ce dont Elle est capable. Lorsque les vaisseaux migrants sont partis, Elle a anéanti presque un dixième de la population terrestre pour créer des shamans, des hommes voués à la servir. Que penses-tu qu'Elle fera si nous essayons de la quitter définitivement ?

— Je ne peux pas vous croire...

— Tu es trop jeune, tu n'étais pas là quand l'Éveil s'est produit et que nous avons pris conscience de Sa présence. Ce qu'Elle fera sera pire encore, Elle n'hésitera pas à tous nous tuer.

— Nous survivrons à cette épreuve. Tirésias nous aidera.

Je le regarde pendant quelques instants, une dernière fois. Il n'y a que deux témoins vivants de l'existence de Bob Horton et de son compagnon extraterrestre. J'ai déjà vécu ce qui ressemblait à une apocalypse et je sais que l'humanité ne supportera jamais de subir cela de nouveau. Je n'assumerai pas la responsabilité de rendre une telle horreur possible, je n'ai pas cette audace-là.

— Au revoir Ricardo, dis-je simplement.

Il a beau être entraîné, il ne s'attend pas à ce que je l'attaque et l'effet de surprise est totalement de mon côté. Je m'empare du poignard qui équipe ma combinaison et lui plante en pleine gorge, lui sectionnant net la carotide. Il me regarde d'un air désespéré tandis qu'il s'effondre et que son sang coule à gros bouillons de son cou mutilé.

— Pourquoi l'avez-vous tué ? glapit Horton. Vous êtes fou !

— Bien au contraire, je vais sauver des milliards de gens.

J'appelle à moi le pouvoir de Gaia et Son aura m'entoure comme une armure invisible. Je ramasse le détonateur que Lefebvre n'a pas eu le temps d'activer et je place mon doigt sur la gâchette. Tirésias comprend mes intentions plus rapidement que son symbiote humain, et il tente de m'attaquer en projetant ses radiations meurtrières sur moi. Sa tentative est vaine, Notre Mère protège Son serviteur. J'arrache la goupille de l'explosif et le lance aux pieds des deux aberrations qui me font face. Je me jette ensuite aussi vite que possible derrière une caisse. L'explosion retentit, plus violente que ce que j'attendais. Le générateur qui alimentait le corps contrefait du géant étranger explose à son tour, produisant une seconde détonation. Je suis sonné, et je me relève péniblement. Je ne trouve aucune trace de Horton, mais le cadavre de Tirésias gît là, fractionné en plusieurs morceaux. Ils luisent faiblement pendant quelques secondes encore, puis cette lueur s'éteint enfin. Ils sont morts, personne ne tentera plus de changer l'avenir désormais.

J'utilise ensuite ma propre radio, elle est surtout conçue pour contacter les autres membres de l'escouade, mais j'espère qu'elle me permettra de joindre Steve. Après quelques essais infructueux, la voix de mon ami Navigateur se fait entendre dans mon casque.

— Peterson ? Que se passe-t-il ? Pourquoi est-ce toi qui m'appelles ?

— Une vraie catastrophe ! Les Déchus sont plus nombreux et plus forts que nous l'attendions. Les Chevaliers ont tous été tués. Je vais gagner l'une des navettes de secours du bâtiment. Quand je me serai éjecté, tu enverras les charges atomiques, et tu détruiras ce maudit navire.

— D'accord. Dès que je capterai ton écho sur le radar, j'expédierai un drone pour te ramener à la chaloupe.

— Ça marche pour moi. À tout de suite.

Retrouver les nacelles d'urgence n'est pas bien long. Les plans dont je dispose en indiquent



Philippe Deniel

Notre Mère



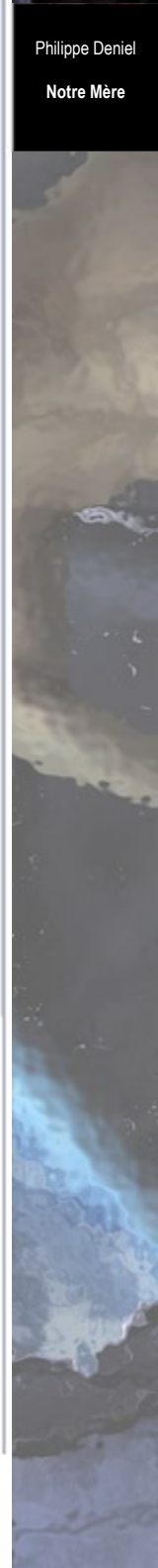
l'emplacement à ce niveau, à proximité des autres soutes. Je dois activer le signal d'alarme général pour pouvoir débloquer la porte du module d'évacuation. Un bruit strident retentit dans l'ensemble du vaisseau alors que je pénètre dans l'habitacle exigü de la petite embarcation spatiale. Je ferme ensuite l'écotille derrière moi et enclenche la procédure d'éjection. L'instant d'après, je ressens une forte accélération, je ne suis plus à bord du navire migrateur. Par le hublot de la capsule, je distingue le disque bleu de la Terre, Son visage.

Je perçois le flux du champ morphogénique terrestre qui grandit petit à petit. Je me laisse aller à la douce torpeur qui m'envahit tandis que je dérive vers Elle. Retourner au bercail me sera aussi agréable que le quitter m'avait été un supplice. Je reviens vers Elle pour la dernière fois. Il n'y aura plus aucun retour de navire-colon après le *Vespucci*, une époque se termine avec lui. Dans l'avenir, il n'y aura plus jamais de Déchu, nous vivrons pour toujours auprès de Notre Mère, près d'Elle, tout contre Son sein, éternellement à l'abri dans la matrice qui nous a vus naître. Je sais que c'est le seul futur possible pour l'humanité.



Philippe Deniel

Notre Mère



# Triviale Pursuite



Texte : Philippe Goaz  
Illustration : Tony Patrick Szabo

## Triviale Poursuite

Philippe Goaz

Bravius se réveilla avec l'impression d'avoir une vieille serpillière dans la bouche. Quant à son crâne, il semblait être envahi de concasseurs de pierre en folie. Des gémissements l'avaient sorti de son sommeil alcoolisé. Des gémissements et des cris de plaisir qui résonnaient à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de sa tête. L'alcool n'avait rien à voir là-dedans car Bravius était Télépathe.

Les yeux toujours fermés, il tâtonna autour de lui et rencontra une surface rugueuse qui courait tout le long de son côté droit. *Une toile de tente ?* se demanda-t-il. Il essaya de lever la tête mais il se cogna. *Putain !* jura-t-il intérieurement pendant que les râles continuaient :

— Oh, oui, c'est bon, c'est bon ma grosse chienne, grognait une voix mâle.

— Ah, oui, oui, continue, répondait une voix féminine.

Dans sa tête, Bravius entendait autre chose. « *Il faut que je pense à quelque chose d'horrible, vite ! Ah, oui ! tiens, à une huître à la mayonnaise...* » pensait l'homme. « *Il baise guère mieux que son frère !* » songeait la femme.

Bravius décida d'ouvrir les yeux. Il s'aperçut alors qu'il était allongé entre la paroi d'une tente et l'arrière d'une banquette. Comment s'était-il retrouvé là ? Il ne se souvenait que vaguement d'avoir fêté la victoire avec les autres membres de son escouade.

Les flots de mauvais vin avaient tout balayé sur leur passage.

Bravius jeta un rapide regard vers le lit où s'ébattait le couple. Le propriétaire de la tente était un gradé, un type du genre costaud et grisonnant qu'il voyait de dos et qui prenait du bon temps avec quelque gourgandine. *Boire ou baiser, il faut choisir, moi j'ai choisi !*

Désormais partiellement réveillé, le Télépathe préféra fermer son esprit aux pensées triviales des amants. *Combien de temps je vais rester coincé là ? Qu'ils jouissent et qu'on en finisse ! ...Merde, une crampe !*

Sa jambe se crispa, buta sur le pied de la banquette et fit tomber un casque qui s'y trouvait. *C'est la cata !*

— Qui est là ? s'écria l'homme d'une voix étranglée.

Bravius leva une main par-dessus la banquette.

— C'est moi ! Euh, ne paniquez pas ! s'excusa-t-il en faisant un jeu de mot involontaire.

Il s'extirpa comme il put de sa cachette. La station debout ne fit rien pour arranger son mal de tête lancinant. Les concasseurs de pierre étaient dopés. Bravius oscillait, les mâchoires crispées.

Le gradé, un bout de drap autour de la taille et une épée à la main, le toisait d'un air furibard qui n'annonçait rien de bon. *C'est marrant ce type, on dirait... Oh, non, par tous les dieux !*

Question grade, on ne pouvait pas faire mieux puisque Bravius avait devant lui le Général Dremos et frère cadet du roi Antioche. *C'est lui qui baisait mais c'est moi qui suis dans de sales draps !*

— Que fais-tu là, vermine ? Tu m'espionnes ? Pour qui ? (Le général semblait remettre ses idées en place.) Pour le compte de mon frère ? gronda-t-il.

— Non, je...votre frère mais pourquoi... protesta Bravius.

Ses jambes faillirent se dérober, non pas à cause de sa gueule de bois mais parce que la femme venait de s'approcher. *Oh, non, pas elle !* Cette fois, il tomba à genoux.

— Majesté, je suis désolé, je...

La reine l'observait. Elle voyait un homme brun aux yeux bleus, pas très grand, assez massif genre buriné avec une tête de déterré. Pour sa part, ce qu'il avait entrevu d'elle lui fit penser : *Elle est sacrément bien roulée.* Mais il jugea plus prudent de penser à autre chose.



Philippe Goaz

Triviale Poursuite



— Pour un espion, tu n'as pas l'air au mieux de ta forme ! Je croyais que mon époux avait des espions d'élite. Des Téos de haute lignée. Tu ressembles à un paysan.

Bravius releva la tête et dit d'un air piteux :

— En fait, je ne suis qu'un soldat Téba chez les Dérueilleurs.

— Plus pour longtemps, s'écria Dremos en levant son épée.

Bravius pensa à sa femme et à ses enfants et comme il n'avait ni l'un ni l'autre, ce fut vite fait. Sa pauvre vie de Téba allait se finir dans cette tente, mal fagoté, pas rasé, les yeux injectés de sang et un peu de bave séchée au coin des lèvres. Il ouvrit à nouveau son esprit aux pensées des amants.

*Qu'il crève ce minable qui m'a privé d'un pied terrible*, pensait le Général. La reine, quant à elle, songeait avec horreur à un jet de sang maculant sa jolie robe toute neuve.

— Attends ! s'écria-t-elle en arrêtant le bras de Dremos.

Dans le silence qui suivit, Bravius crut voir une balance pencher d'un côté puis de l'autre.

— Je crois qu'il peut nous servir à quelque chose.

Les amants échangèrent un regard. Baissant son arme, le général dit :

— Je t'écoute.

La balance pencha du côté « vie prolongée ».

L'armée comptait des dizaines de milliers d'hommes et retrouver son unité pouvait parfois se révéler un exercice difficile. Cela faisait bientôt deux ans que le roi les entraînait dans des combats sans fin ; c'était un véritable obsédé de la guerre. Les soldats avaient le mal du pays et le moral dans les sandales. L'alcoolisme rampant voire galopant de l'armée d'Antioche en était un signe probant.

L'unité des Dérueilleurs devait à Cravis, son chef avisé, la chance de camper tout près de la rivière. Bravius s'était contenté de remonter le cours d'eau et il était arrivé assez vite près de sa tente.

Il salua quelques compagnons qui déjeunaient et il ne fut pas surpris de ne pas voir son ami Tranche-Lard. Quand il entra dans la tente, l'odeur le prit à la gorge. Cela sentait le bouc ou plutôt le bouc pas frais ou même le bouc carrément mort depuis des semaines.

Presque en apnée, le Téba secoua la forme allongée qui ronflait comme une famille de grizzlis. Pas de réaction. Il secoua plus fort. Les ronflements s'amplifièrent. Agacé, il retourna son ami sur le dos et le gifla.

— Tu vas te réveiller oui ou merde ?

L'autre ouvrit un œil vitreux et baragouina :

— Bsr, hjr ...vius ?

— Quoi ?

— Il faut respecter le miel des abeilles.

— Mais qu'est ce que tu racontes ?

Les deux yeux de Tranche-Lard, désormais ouverts regardaient le vide. Il avait l'air pitoyable avec la boue séchée qui lui couvrait la moitié du visage. Bravius fit une dernière tentative en lui balançant de l'eau à la figure.

— Réveille-toi par les dieux, j'ai besoin de toi !

Bravius ouvrit son esprit (il appelait ça : « ouvrir les vannes ») à celui de son ami mais il n'y trouva qu'une grande confusion. *Qui suis-je ? Où suis-je ? Qui a éteint la lumière ?*

Écœuré, Bravius préféra s'en aller. La cuite de la veille avait fait une victime de plus. La situation était grave. Le sale boulot qu'il devait faire aurait été beaucoup plus facile avec son ami ; Tranche-Lard était Téo.

Chez les Télépathes, on distinguait deux catégories. D'abord les Télépathes-Hauts (ou Téos) qui avaient accès aux pensées nobles telles que : *Rien que de penser à elle mon cœur bondit comme un cabri dans ma poitrine et batifole sans fin dans les champs de l'amour* ou : *Je vais rire à sa blague pourrie sinon il va se vexer ou encore Tuez-les tous, même ceux qui sont déjà morts !*



Et puis les Télépathes-Bas (ou Tébas) qui malheureusement pour eux ne percevaient que les pensées triviales telles que : *La vache, ça brûle ! saleté de chancre mou !* ou bien : *On se pèle le jonc ici, ma parole !* ou encore : *Houla ! j'ai l'haleine d'un chacal qui sent le bouc !* Ce n'était guère passionnant et la plupart d'entre eux gardaient constamment leur esprit fermé. Personne n'y pouvait rien, on naissait Haut ou Bas et c'était comme ça. Ce n'était même pas héréditaire.

Et alors que les télépathes d'élite pouvaient embrasser des carrières d'espions, de diplomates voire de monarques, (sauf Tranche-Lard qui avait gâché sa vie dans l'étude des spiritueux) les autres devaient se contenter d'exploiter leur pouvoir au rabais dans l'armée. Un Téba arrivait tout de même à percevoir, une fraction de seconde avant, le coup de son adversaire. Une mince consolation qui ne les mettait pas à l'abri d'une mort brutale dans un combat de masse.

Dans les combats, Bravius s'en tirait assez bien. Mais ça ne s'était pas fait tout seul. Il avait subi un entraînement quotidien pendant des années avec un maître d'armes renommé : Cravis, le commandant des Dérouilleurs en personne. Ce matin-là, pourtant, il était pessimiste, son habileté à l'épée ne suffirait pas pour cette mission de la dernière chance.

Comment croyait-il qu'il allait s'y prendre, ce cocufieur de Dremos ? Qu'il allait arriver près de la tente royale en sifflant, tuer tranquillement la garde d'élite et embrocher Antioche comme un vulgaire poulet ? Ce même Antioche qui avait massacré récemment tous ses adversaires à la Fête du Renouveau ? Une mission impossible oui ! Et dire que l'autre Tranche-Lard cuvait tranquillement dans sa tente pendant ce temps-là ! S'enfuir n'était pas envisageable vu le sort réservé aux déserteurs. *Je ne me suis pas cassé le cul à incorporer le gratin des guerriers de cette armée, pour finir les bras en croix comme pâtée pour les corbeaux !*

Obnubilé par sa rancœur et son impuissance, le guerrier était descendu un peu plus loin que prévu le long de la rivière. Il se trouvait dans des zones abritant les alliés barbares du roi. Ici, pas de lignes de tentes alignées au cordeau, de feux de camp aux périmètres réglementaires. Non. On faisait dans le campement nomade avec le linge qui sèche, des fûts de bière éventrés et des débris qui traînent un peu partout. Réalisant son erreur, Bravius s'apprêtait à tourner les talons quand il croisa le regard d'une des rares sentinelles en poste. Il tenta bien de ressembler à du linge qui sèche mais l'autre l'apostropha :

— Dis donc, toi là-bas, qu'est ce que tu fouines dans notre campement ?

*Merde, il ne manquait plus que ça !*

— Je ne fouine pas, je ne fais que passer. D'ailleurs, regarde, je m'en vais !

Il fit mine de s'éloigner

— Holà ! Attends un peu !

Le barbare se tourna vers le centre du camp et s'écria :

— Hurlak, ramène tes fesses, je crois qu'on tient un espion !

Un grand blond tout maigre, Hurlak sans doute, jaillit d'une tente, écarta un rang de caleçons douteux à moitié secs et s'approcha de Bravius. Derrière lui, ameutés par le cri du garde, d'autres barbares arrivaient.

*C'est la mouise décidément !*

Il eut une sensation familière, comme si quelqu'un lui tripotait le cerveau avec des doigts sales. Un Téo ! Bravius verrouilla illico son esprit à double-tour et avala la clef. Dans le regard de Hurlak, il vit de la surprise puis de la frustration.

— Alors, petit malin, qu'est ce que tu fais ici ? demanda le Téo.

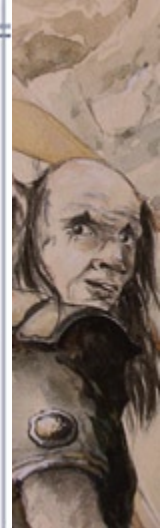
Bravius hésita puis répondit :

— Je suis un Dérouilleur en mission pour le général Dremos.

— Quelle genre de mission ?

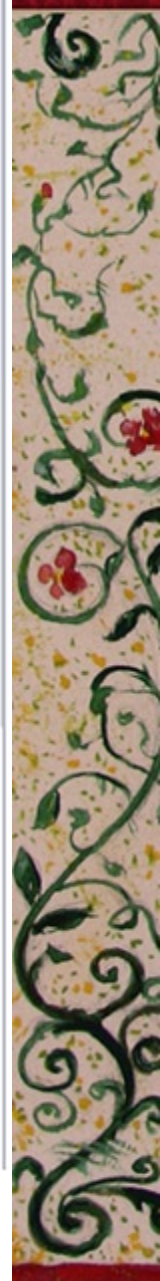
— Euh...une mission secrète, vraiment très secrète.

— Ben voyons ! alors comme ça , les soldats d'élite s'habillent comme des bouseux maintenant ?



Philippe Goaz

Triviale  
Poursuite



Le guerrier regretta de ne pas avoir pris le temps de se changer et de se laver un peu. Son uniforme donnait l'impression d'avoir été piétiné par un troupeau de buffles diarrhéiques et il devait sentir la charogne à dix mètres. La réputation des Dérailleurs allait en prendre un coup.

Le Téo jeta un regard à ses camarades et lança :

— Les Dérailleurs au fait, ce n'est pas l'unité d'élite qui emploie des Télépathes ?

Cette fois, Bravius était grillé, il attendit la suite avec appréhension. Hurlak continua :

— Ton histoire de mission secrète n'est pas très convaincante. Je sais que le roi doute de notre fidélité et il aurait pu envoyer un fouineur comme toi voir de quoi il retourne. D'un autre côté, si tu dis vrai, Dremos peut me créer des ennuis, disons... définitifs. Alors on va trancher. Tu sais, ou tu ne sais pas, que nous autres barbares Chereks, en cas de doute, nous nous en remettons aux dieux. Un combat sur l'honneur me paraît donc la meilleure solution. Vous êtes d'accord, les gars ?

Hochement de tête général.

Trois minutes plus tard, Bravius faisait face à un barbare à qui sa mère avait oublié de dire d'arrêter de grandir. C'était pour ce genre de gars à l'air terrifiant que le roi avait engagé ces demi-sauvages. Souvent, il leur suffisait d'apparaître en hurlant sur le champ de bataille pour que l'armée adverse ait brutalement le mal du pays. Pourtant l'autre avait beau faire des moulinets avec sa monstrueuse hache – *ça existe des haches si grosses ? ce n'est pas interdit ?* –, le Téba n'était pas du tout impressionné. Non, car le temps de trois esquives et deux coups vicieux aux rotules, le géant était à terre.

Pour quelqu'un comme lui, c'était trop facile. Bravius avait ouvert les vannes et senti : *Haut en bas puis grand fauchage et attaque à la tête*. L'autre avait pourtant été rapide malgré sa taille, et une longue estafilade à l'épaule du Dérailleur témoignait que seul son pouvoir l'avait sauvé. *Par les dieux ! mes réflexes sont restés noyés dans une outre de vin !*

Sans attendre qu'on le félicite, il lança une attaque mentale brutale à un Hurlak pris au dépourvu. Le barbare s'écroula tandis que Bravius retrouvait ses jambes de vingt ans et galopait plein nord tel un poulain fougueux. Les Chereks n'insistèrent pas.

La nuit tombait. Posté sur une colline adjacente, les yeux rivés sur la tente royale, Bravius sentait le camp, véritable fourmilière, se préparer à une dernière nuit dans la vallée. Le lendemain, ils partiraient au sud où une quelconque armée – Bravius ne savait plus trop à qui il faisait la guerre – les attendait.

Tout en tripotant la garde de son épée, il cherchait l'inspiration. La zone pullulait de gardes et de Téos. Un barrage infranchissable. Se déguiser ? C'était un peu tard, il aurait fallu y penser avant. En attendant l'idée lumineuse, Bravius avait ouvert son esprit. Et ce n'était pas fameux. C'était pire.

— *C'est ignoble, ce rata militaire est ignoble ! Berk ! des asticots !*

— *Putain d'ampoules ! et dire que demain je vais devoir remettre mes bottes !*

— *Mmm joli petit cul cet écuyer !*

— *Ouille ! Allez, encore deux poils de nez et j'arrête !*

Et puis ce que l'on peut qualifier de miracle advint :

— *Tiens, je crois que je vais aller démouler une royale terrine.*

Bravius bondissant sur ses pieds vit une silhouette sortir de la tente royale et se diriger derrière la colline. *C'est pas vrai, enfin un peu de chance !*

Selon un adage bien connu, les rois et les reines sont des gens comme tout le monde. C'est ce que Bravius put vérifier quand il découvrit Antioche.

S'il avait été peintre, il aurait pu intituler ce tableau « Lever de lune sur lune royale ».

Les rares fois où il avait vu le roi, celui-ci, sanglé dans son armure dorée, les cheveux au vent et chevauchant un splendide étalon évoquait presque l'image d'un dieu vivant. Le contraste était cruel. Antioche s'affichait dans sa banalité quotidienne et dans une vulnérabilité totale.

Le monarque n'était pas Télépathe, mais dès qu'il vit arriver Bravius l'épée à la main, il comprit tout en un éclair. D'un air las, il dit :

— C'est mon frère, n'est ce pas ?

Admiratif devant la lucidité d'Antioche, le Dérueilleur préféra ne rien dire. Le roi demanda :

— Ça vous ennuie si je... euh... continue ce que j'ai commencé ?

— Euh... non, je...

Il y eut un long silence gêné, puis Antioche reprit :

— Soyez franc. La reine aussi, n'est ce pas ?

Bravius hocha la tête.

— Et si je vous offrais la fortune, ça changerait quelque chose ? demanda Antioche.

— Je ne crois pas.

— Ah, bon ? Mais qu'est ce que Dremos vous a proposé ?

— La vie.

— Ah oui, forcément...

Nouveau silence.

— Constipé, non ? dit Bravius.

— Oui, salement. Ça dure depuis des années... et des femmes, plein de femmes ? non plus ?

— Des femmes se partageant un cadavre, vous savez... hum, vous avez essayé les pruneaux ?

ça marche bien les pruneaux.

— C'est dommage, remarqua le roi, moi qui en avais bien bavé pour arriver jusqu'ici !

— Aux latrines ?

— Mais non, sur le trône. Enfin, je veux dire...

— Ah, oui, pardon, désolé ! Au sommet de la hiérarchie, quoi. Sinon le melon, c'est pas mal non plus, ma belle-sœur dit toujours...

— Merci mais ce n'est pas la saison, coupa le constipé. On est dans une impasse.

Bravius ouvrit les vannes, écarquilla les yeux et frappa deux fois très vite. Quand le corps d'Antioche tomba dans la fosse, sa main droite lâcha une dague.

*On veut aider les gens et voilà comment ils vous remercient !* se dit Bravius alors qu'il s'enfuyait dans la nuit. Au propre comme au figuré, la lune s'était couchée.

Une demi-heure plus tard, Tranche-Lard reçut un coup de poing qui le sonna à moitié et lui mit la mâchoire en compote. Il ne comprit pas pourquoi son ami avait pris la mouche quand il lui avait dit :

— Alors tire-au flanc, c'est à cette heure-là qu'on a fini de cuver ? Ce n'est pas avec des petites natures comme toi que le général Dremos va gagner la guerre !

En fait, de guerre il n'y eut plus, car Dremos, une fois couronné, préféra retrouver son doux foyer et se marier avec son ex-belle sœur. Les armes des Dérueilleurs rouillèrent et leurs ventres s'épaissirent. Bravius et Tranche-Lard devinrent de redoutables joueurs de poker troll. De manière surprenante, le nouveau roi se consacra à des tâches passionnantes... comme promulguer d'impitoyables lois contre l'adultère.



Philippe Goaz

Triviale  
Poursuite



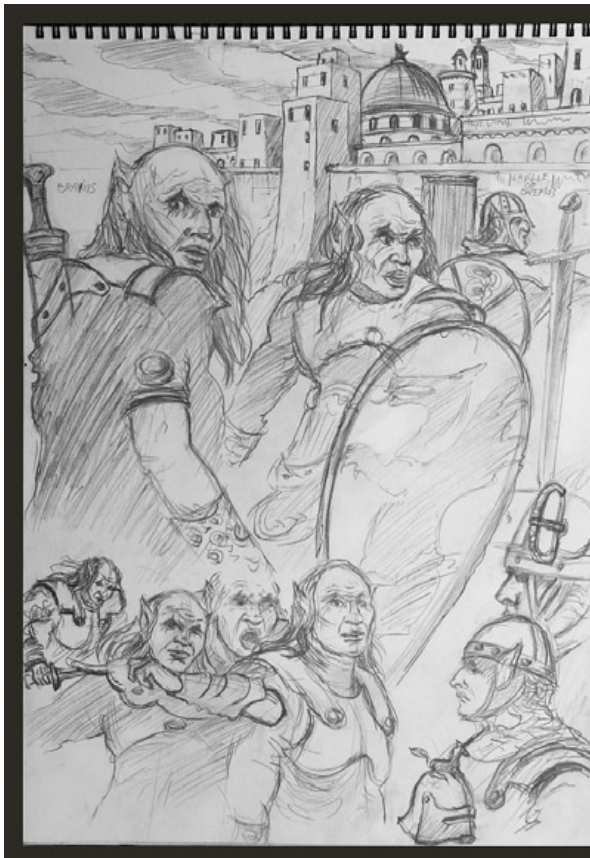
**Step by step**  
**de l'illustration de *Triviale Poursuite***  
 Tony Patrick Szabo

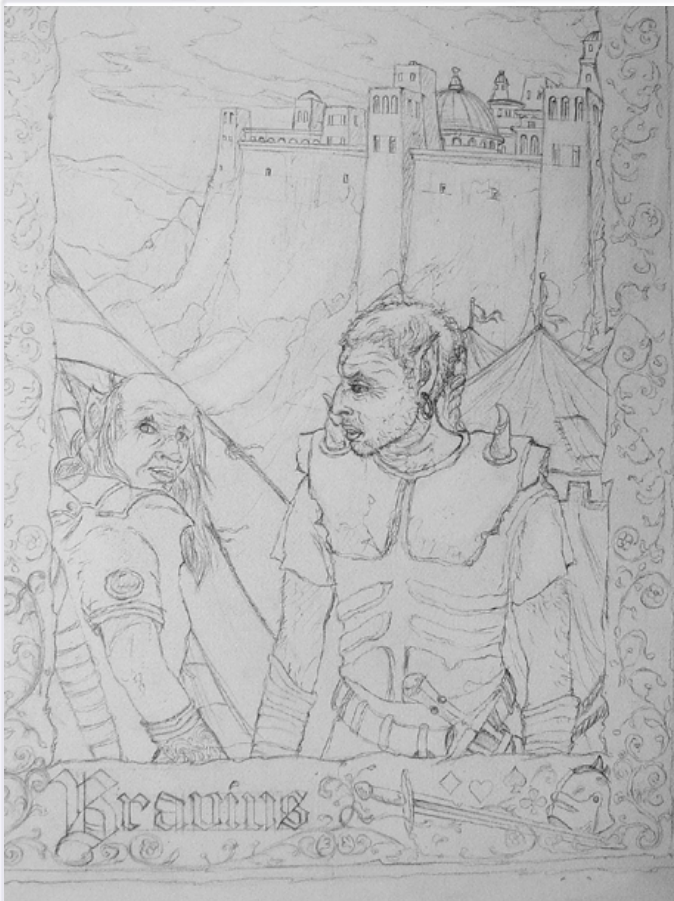
1. Avant tout, j'ai lu et relu la nouvelle de Philippe Goaz, évidemment je vais essayer d'en tirer une illustration qui soit fidèle à l'histoire, tout en donnant envie de la lire, de susciter la curiosité.

J'ai commencé par une série de croquis, d'esquisses sur le personnage central ainsi que sur les armes et le décor...

C'est à partir de ce moment que j'ai une idée précise de mon illustration...

À noter que j'utilise aussi de la documentation comme l'excellente revue *histoires médiévales*, on y trouve des photos, des anciennes gravures, reproduction de tableaux sur le Moyen Âge.





2. Pour réaliser l'illustration, j'utilise un bloc de papier d'Arches pour aquarelle grain fin dont les dimensions sont de 46 x 61 cm.

Mon dessin est réalisé avec un crayon HB. Les deux guerriers sont reproduits sur calques d'après mes croquis, le reste est dessiné directement sur le papier, comme le décor ainsi que les ornements. Mon illustration ressemblera à une enluminure fantaisiste qui retrace la vie du guerrier Bravius.



3. Maintenant il est temps de passer à la couleur.

J'utilise de l'aquarelle de bonne qualité comme la marque Daler et Rowney et surtout des pinceaux en pure martre Kolinsky de chez Rembrandt ainsi que des brosses plates.

La première chose à faire est de mouiller entièrement le papier, j'y passe un jus d'ocre jaune.

Je laisse sécher tranquillement le papier.



Tony Patrick Szabo

Step by step



4. L'avantage de l'aquarelle, c'est que cette technique sèche assez vite, on peut travailler par étapes et reprendre quand on le souhaite.

Le ciel est peint en lavis avec de l'ombre naturelle et une pointe de vert sur papier mouillé afin de former les nuages. Le ciel à ce stade n'est pas terminé et j'y reviendrai plus tard. Je place les ombres sur la ville fortifiée et je modèle les montagnes avec les mêmes couleurs que le ciel en ajoutant de l'ombre brûlée. Je veille surtout à préserver le blanc du papier comme pour les murs de l'enceinte, c'est le principe de l'aquarelle, jouer avec la transparence.



5. À ce stade de ma peinture, je peux travailler sur mes personnages en commençant par celui de gauche. J'utilise plusieurs lavis avec presque la même gamme de couleur mais j'y ajoute du bleu de cobalt, je préserve toujours mes blancs. Certains effets, comme la cuirasse, sont peints sur papier mouillé avec un pinceau chargé en eau. Tandis que d'autres effets sont réalisés à sec, c'est à dire peinture sèche sur papier sec.

Je travaille ainsi sur toute la zone de mon tableau. À chaque fois que c'est nécessaire je change l'eau afin qu'elle soit toujours propre et claire.



Tony Patrick Szabo

Step by step

6. Il est temps de passer aux ornements à la manière d'une enluminure, je peins mes feuilles avec du vert émeraude et l'ombre naturelle.

Le bord rouge est peint d'abord sur papier sec, ensuite sur papier mouillé afin de laisser couler l'eau un peu par hasard pour que la couleur se disperse.

Je peins mes lettres gothiques cette fois avec de la gouache extra fine qui est plus couvrante que l'aquarelle.



7. C'est presque fini. Je reprends l'ensemble du dessin avec quelques rehauts de gouaches mais avec parcimonie et un peu de couleurs par frottements, tandis que le ciel est repris avec un jus de blanc afin d'y marquer quelques lumières dans les nuages.

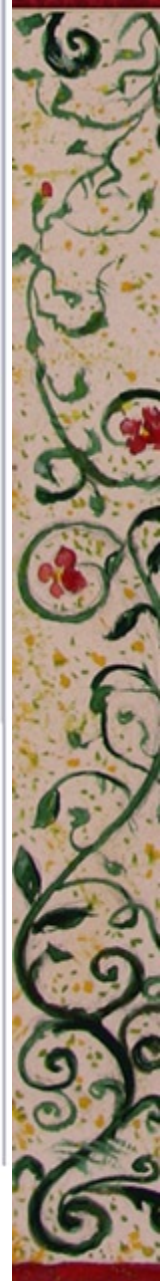
Enfin, j'utilise aussi quelques projections de couleurs avec un pinceau et mon pouce (on peut utiliser aussi une vieille brosse à dent).

Je décide de m'arrêter là, mon illustration est cette fois terminée, il me reste maintenant à la numériser.



Tony Patrick Szabo

Step by step



# Dans la peau



Texte : Thomas Spok  
Illustration : Nathy



## Dans la peau

Thomas Spok

### Jour 8

*Je vais mourir, déjà je ne peux plus respirer, j'étouffe, je rends gorge, j'essaie de recracher la nuit qui envahit ma bouche et me brûle la langue — sauf que déjà ce n'est plus ma langue, mais celle de l'autre qui grandit sur moi, qui grandit en moi et pitié ! que cela cesse, je veux hurler « sors de moi, va-t'en », je veux hurler mais le hurlement me déchire de l'intérieur et je meurs devant la glace, nu et seul.*

### Jour 1

Le tatouage est là, sur mon pied, mon précieux petit serpent lové, enroulé depuis le talon jusqu'à la cheville, où s'agrippent les crochets dont le venin est d'encre noire. Tu es là, ma créature d'artiste aux circonvolutions dermographiques, tu as éclos au détour de mes pores et tu t'es étalée à la surface de ma peau comme pour y faire ton nid. Tu es belle et je t'aime.

### Jour 2

Petit serpent, j'ai eu une drôle de sensation en te regardant tout à l'heure. Tu étais si discret, et voilà que je te trouve plus long, plus affirmé, plus redoutable aussi. Est-ce mon regard sur toi qui est en train de changer ? Et pourtant je ne regrette pas de t'avoir dans la peau, non, tu es mon reptile d'ombre, mon squamate aux yeux de tueur — tellement inoffensif malgré tout, comme un familier, une figure tutélaire.

### Jour 3

Serpent, mon totem. Quelque chose ne va pas, quelque chose ne va plus : tu me dévores le mollet à présent, tu es sorti de ton parcours naturel et figé pour monter à l'assaut de ma jambe. Je te sens qui me brûle, qui me ronge. Je ne comprends pas cette attaque, qu'ai-je fait de mal ? Je ne te veux pas pour adversaire, tu me dois protection, tu me dois la reconnaissance de t'avoir fait naître au plus près de moi. Je dois en parler au tatoueur, peut-être ai-je mal pris soin de toi.

### Jour 4

Le tatoueur est fermé, et je n'ai plus de cuisse. Ta révolte noire se poursuit, tu mènes ta bataille dans mes creux et mes plis, alors que le feu me consume, comme un effet de ton venin qui monterait en moi et me paralyserait presque. Mais si je traîne la jambe, je marche encore, j'avance plus vite que toi et je trouverai bien le docteur qui me diagnostiquera l'allergie ou l'infection ; alors je te soignerai, je ne renoncerai pas à toi.

Thomas Spok

Dans la peau

## Jour 5

Le médecin te maltraite et ne voit rien. Il te trouve magnifique, cependant, mais je vois la lueur perplexe dans son œil lorsque je lui parle de ma souffrance. Je n'ose pas lui dire que tu grandis, qu'hier encore tu n'étais pas sur mon torse. Maintenant tu engloutis mon buste, tu l'enflames dans ta traînée d'écailles et tes crochets pointent vers mon cou. Si je suis impuissant à convaincre un médecin que quelque chose s'est immiscée en moi, à quoi bon me tourner vers les autres. Nous resterons ensemble, tous les deux, dans notre solitude, à laquelle tu ajoutes tes afflictions. Cela doit passer. Tenir, surtout, je dois tenir, repousser de mon esprit ton étreinte brûlante.

## Jour 6

D'abord les ongles, puis la lame du couteau : pardonne-moi, j'ai voulu te blesser, te vaincre, or c'est mon sang qui s'écoule entre mes doigts tandis que la noirceur envahit mes bras, que mille aiguilles se plantent dans mon dos et prolongent mon agonie centimètre par centimètre. Sous le sang, je ne trouve qu'une noirceur suppurante ; tu as su trouver le croisement de mes veines, pour y ajouter tes sillons de traverse. Je saigne dans tes méandres. J'en tomberais à genoux, si je les contrôlais encore, si seulement ils ne s'entrechoquaient pas comme étrangers à moi-même.

## Jour 7

Je suis dévêtu. Je me regarde dans la glace sans me reconnaître. Je n'ai plus que la nuit d'écaille sur la peau et la peau sur les os, ombre de moi-même je me regarde et c'est toi que je vois, créature, serpent dont ma peau est imprégnée jusqu'au crâne. Tes têtes se sont multipliées sous ma chevelure, tu me broies, tu me mâches tant et si bien que mes yeux pleurent des larmes d'enfer, des larmes empoisonnées de ton encre qui coule et me lacère. Encre sur encre, tu grandis encore, ça y est, tu annihiles mon visage dans un prolongement de tes crochets, tu glisses vers mes lèvres, ma peau est entièrement tienne cette fois, est-ce la fin ? La douleur ne diminue pas.

## Jour 8

*Je cesse de respirer de penser je t'appartiens tout entier je suis tien je suis toi.*

## Jour 9

Il se relève. Sa peau est nue, douce et lisse, parfaitement nette. Il jette un œil dans la glace. Il est beau. Terriblement beau. Et ce regard. Il sourit, d'un sourire large qui découvre ses dents, si blanches, presque luisantes. Par terre, sous ses pieds, s'étale une grande tache noire et dense, un peu comme un tas de cheveux coupés chez le coiffeur. Un peu comme un amas de peaux mortes. Il s'ébroue. Avec contentement, il émet un sifflement entre ses dents. Sa mue est terminée. Un nouveau cycle commence.

Questions à **Thomas Spok**, auteur de *Dans la peau*

**Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?**

Mon premier pas ? Environ un an après ma naissance. J'étais plutôt vacillant à l'époque.

**Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?**

J'écris de gauche à droite et de bas en haut.

**Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ? être insatisfait de sa vie réelle ?**

Lire est très dangereux, car on risque d'apprendre des choses. Fantasmer est très important pour ajouter du piment dans sa vie sexuelle. Rêver debout est moins confortable que rêver assis ou allongé. En cas d'insatisfaction par rapport à sa vie réelle, je recommande la consommation d'alcool. Avec modération, bien entendu.

**Quelle créature de légende utilisée dans la littérature te fascine ou t'inspire le plus ?**

Winnie l'ourson. Il faut être sacrément défoncé pour imaginer un ours jaune, non ?

**Que signifie pour toi : « Sachez que je puis croire toute chose, pourvu qu'elles soient franchement incroyables. » Extrait de *Le Portrait de Dorian Gray*, d'Oscar Wilde ?**

C'est bien connu : plus un mensonge est gros, plus il a de chance de passer. Mais cette citation résume probablement plutôt bien l'esprit du fantastique, c'est-à-dire rendre vraisemblable de l'irréel.

**Quels sont tes projets ou prochains défis ?**

J'ai quelques appels à texte en cours. Sinon je travaille sur un premier roman de fantasy, qui ne sera jamais publié, puisque les éditeurs ne publient pratiquement pas de jeunes auteurs, à ma connaissance. Et puis le marché paraît assez bouché. Ou alors je suis aigri par avance ?

**Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?**

Une de mes nouvelles va être incluse dans le n°3 de *Pénombres*, pour « Le projet transition ».



Thomas Spok  
Présentation



# Angelus



Texte : Nicolas Valinor  
Illustration : Jonathan Harker

## Angelus

Nicolas Valinor

1

Prise sous un souffle impur, la flamme vacillait, éclairant par intermittence l'arche monumentale que l'enfant n'osait franchir. Une brume indistincte de couinements, de fuites, de petits cris et de succions lui rappelait l'omniprésence des rats au fond des catacombes. Des centaines, peut-être des milliers avaient élu domicile dans cette salle aux dimensions colossales.

Le garçon se décida et avança dans le noir. La torche éclairait son visage crasseux, les traits durcis par la peur, l'épuisement et la détermination. Une rivière de sang imbibait son bras gauche et coulait jusque sur son arme de fortune, une antique masse d'artisan. Le long de ses doigts, le liquide dégouttait à un rythme soutenu, le flux s'accélérait. La blessure à son cou s'était réouverte et saignait à nouveau.

Un effluve de viande avariée le submergea lorsque le temps d'un éclair, le feu de sa torche se refléta sur une surface vitreuse et courbe. Un miroir ? Après des heures, plus d'une journée à errer dans les catacombes parisiennes, il approchait enfin de *quelque-chose*. Autre chose que des tombes béantes, des crânes blanchis et des os brisés ! Un frisson décolla ses haillons détrempés. Sous la chaleur des souterrains, plongé dans l'odeur de la mort, cette sensation glaciale lui fit l'effet d'un violent retour à la vie. Il balaya aussitôt l'espace de sa torche, mais ne crut rien voir. Il n'y avait *rien* ici, le prêtre s'était fourvoyé et tout était perdu. Succombant à des marées de désespoir, l'enfant aurait voulu s'asseoir, peut-être s'allonger. Il aurait alors fermé les yeux et se serait laissé aller.

Mais perçant les ténèbres, une longue brèche de feu se révéla. L'enfant resta bouche bée, absorbé par le phénomène. Il ne voyait pas le reflet d'une flamme agonisante, mais un véritable incendie intérieur. Il vit la peur, la colère et la haine. Il y vit une souffrance séculaire, l'arrogance, l'orgueil et la noblesse. Le gamin recula et faillit tomber tandis que l'œil s'ouvrait, le fixait, le tuait presque. Cette orbite lui rappelait bien l'iris tranchant des reptiles, mais le garçon ne comprenait pas ce qui se trouvait en face de lui. Et pour cause, comment un enfant de l'ère post-apocalyptique aurait-il pu entendre parler de ce mythe ? Comment aurait-il pu se douter de l'existence d'une telle créature, d'un dragon des ères oubliées ?

Le temps se dilatait, les secondes s'égrainaient sans jamais vouloir finir. Dans la nuit perpétuelle des catacombes, un silence attentif suspendit l'activité des rats. L'enfant aurait voulu fuir, mais cette horreur le paralysait. Clouant sa proie, l'œil se rapprochait.

2

— Voici que je vous envoie comme des brebis parmi les loups.

Dans les ruines de la chapelle de Marie, les survivants écoutaient d'une oreille sourde le sermon du père Jérôme. Tous restaient debout, mais ils paraissaient malades, affamés ou épuisés.

Les voûtes en croisée d'ogives de Notre-Dame s'étaient effondrées. Un fleuve de vent glacé s'engouffrait dans la chapelle ne laissant aucun répit aux pauvres hères qui s'arrachaient les poumons dans le froid.

— Le monde a été renversé et l'humanité va disparaître ! Arrêtez vos prédications mon père !

— Il a raison, *padre* ! Il n'y a rien à faire. Si nous sommes des brebis, les rats seront nos loups et



Nicolas Valinor

Angelus



les hommes dégénérés, leurs bergers !

Une rafale secoua l'assistance et les quintes de toux reprirent de plus belle. L'humanité allait mourir. Qui aurait pu le nier ? Après le conflit atomique, les radiations avaient provoqué de terribles mutations. Les nouveau-nés présentaient des malformations effrayantes, tandis que leurs aînés succombaient sous l'assaut de fièvres incurables.

Dans un renforcement, la mère de l'enfant agonisait. Il se tenait contre elle, mais ne pouvait supporter la vue de ce visage tant aimé, les traits tordus, les yeux aveuglés par un brouillard de tourments. Peut-être essayait-elle de le voir, lui, son ange, le seul à ne pas souffrir de difformités, le seul à ne pas s'être détourné de ses aînés.

— Tu meurs de fatigue, va te reposer, petit.

Le garçon remercia du regard la vieille femme qui se proposait, mais serra plus fort sa mère dans ses bras.

— Mon enfant, viens avec moi, je dois te parler.

Le père Jérôme s'était approché et adressait un sourire édenté au gamin. Ses cheveux blancs, balayés par le vent, lui donnaient l'aspect d'un spectre famélique.

Il lui tendit la main.

— Ce que j'ai à t'apprendre pourrait sauver ta mère et, peut-être, nous sauver tous.

L'enfant hésita. Il ne voulait pas la quitter, mais il faisait confiance à Jérôme, l'un des derniers à croire en l'avenir. Il reposa avec douceur la tête de sa mère et le suivit.

D'un geste, le prêtre exposa le panorama dévasté.

— D'ici, nous dominons Paris. Cité de cendres et de brasiers...

En haut du clocher, ils contemplèrent les ruines fumantes où des dizaines d'incendies menaçaient de s'étendre. Au-dessus d'eux, les nuages jaunâtres s'étaient étalés à perte de vue, leurs ombres dessinant au sol d'improbables figures.

Jérôme se tourna vers le clocher.

— Je ne sais par quel miracle la flèche ne s'est pas effondrée.

Il scruta l'espace où se trouvaient auparavant les trois cloches de bronze.

— Je présidais une messe consacrée à la paix lorsqu'elles se sont écrasées sur des dizaines de personnes. Crois-tu que je devrais me sentir responsable ?

L'enfant observa le vieillard qui avait pris vingt ans à l'évocation de cette tragédie.

— Si le clocher s'était effondré, je serais mort. Pourtant, Dieu n'a pas voulu de moi. Peut-être souhaitait-il que je te rencontre, toi, l'enfant qui n'a jamais prononcé un mot.

Le prêtre se retourna, fixant l'horizon muré d'une chape ocre et nuageuse.

— Tu es le seul enfant à ne présenter aucune tare, le seul à ne pas avoir rejoint les tribus des hommes dégénérés, esclaves des rats.

Il se tut puis reprit.

— Tu effraies nombre d'entre nous et redonnes espoir à d'autres...

» Jadis, les chrétiens persécutés avaient construit un dédale souterrain : les catacombes. Elles servaient de sanctuaire, de tombeau. De terribles secrets y sont dissimulés.

Le prêtre s'agenouilla pour rencontrer le regard de l'enfant.

— Écoute-moi, mon garçon. L'effondrement des cloches a révélé un passage dans le sol. Arme-toi et emprunte-le. Descends dans les entrailles de la cité. *Quelque-chose* doit être révélé, c'est la volonté de Dieu. *Quelque-chose* dont le pouvoir pourrait guérir ta mère du mal qui nous ronge. Hâte-toi et ne crains rien.

— Tue-moi petit d'humain et couvre-toi de gloire auprès de tes piètres semblables !



Le choc vibratoire expulsa le garçon du monde de ses souvenirs. Cette injonction provenait de l'animal à l'œil brûlant. Cet ordre ne s'était pas manifesté dans le monde physique, mais dans ses propres viscères où une radiance de douleur acheva de dissiper les derniers errements. Il se rappela le sang sur son bras, la morsure à son cou et cet œil qui ne cessait d'approcher.

Le gamin réprima un frisson lorsqu'il vit sortir d'entre les ombres cette mâchoire gigantesque, hérissée de crocs saillants, mais il fut saisi d'horreur devant le bouillonnement de sang qui palpitait sur le haut de ce crâne. Un pal traversait de part en part la gueule de la créature.

En promenant sa torche le long de ce corps, masse de chair pourrissante, le gamin comprit d'où venait l'odeur de décomposition. D'imposantes chaînes entravaient la créature, leurs maillons, larges comme les colonnes de Notre-Dame, s'enfonçaient dans ses plaies. Des dizaines de lances, de flèches et d'épées perçaient les chairs à vif, certaines blessures, plus étendues, offraient un refuge parfait pour les générations de rats, de cafards et d'autres vermines qui s'y multipliaient. Les blattes courraient sans but parmi les mares de sang, tandis que des colonies de vers parasitaient ce gigantesque organisme. L'enfant eut les larmes aux yeux lorsqu'il aperçut un rat déchirer un lambeau de chair saine pour s'en gaver. Quel crime pouvait mériter un tel châtement ?

La lueur de la torche révéla une fistule où trônait une abomination. Une *Alma Mater*, une femelle que les ténèbres immortelles avaient privée de ses yeux, remplacés par deux globes blanchâtres. L'énorme rate reposait en équilibre contre les chairs palpitantes, ses membres à l'état de moignons ne lui permettant pas de se mouvoir, elle était condamnée à se reproduire sans cesse et déverser sur le monde son innombrable progéniture. Brûlée par la lumière, l'*Alma Mater* hurla d'un cri strident, vrillant les oreilles de l'enfant, un cri de douleur perçante, un cri d'alarme.

— Stupide humain... Il ne te reste qu'à mourir.

La voix traversa l'esprit de l'enfant, mais le timbre avait changé, seule restait une amère mélancolie. Cette créature cherchait une délivrance et lui, l'humain, pouvait la lui offrir. Encore fallait-il rester en vie !

Les bruits alentour se dissipèrent tandis que le cri de l'*Alma Mater* se propageait. Sa dernière portée se ramassa sous elle. L'enfant fit volte-face, les rats se rassemblaient et formaient un demi-cercle. L'un d'eux, plus impatient, bondit en direction de sa gorge, mais le gamin avait entamé un lent mouvement circulaire entraînant dans son élan la lourde masse. Celle-ci percuta la colonne vertébrale du rat qui s'écrasa dans le cercle disloqué. Poussant son avantage, le garçon lança sa torche sur l'*Alma Mater* qui prit feu, hurlant et écrasant les minuscules rats blottis sous elle.

— Encore vivant, petit d'humain ? se moquait la créature, trahissant toutefois un soupçon d'espoir.

Les rangs s'étaient reformés, exaltés par la mort de leur mère. Les rats avaient oublié le sort du premier assaillant, le nombre assurerait leur victoire. Si l'enfant ne cessait de frapper, il ne pouvait que reculer. Des dizaines de rats jonchaient le sol, la nuque ou les vertèbres brisées, mais la salle en comptait des milliers, tous fous de rage.

Soudain, les ténèbres s'embrasèrent sous un cauchemar de flammes, la créature déversait sur la horde son souffle brûlant, calcinant des centaines d'individus. L'enfant se réfugia sous les chairs gangrenées de la bête tandis que les rats se débandaient. Mais aussitôt après le fleuve ardent, la créature vomit des flots de sang, la douleur empourprant son œil.

— Un pacte ! Si tu veux vivre, petit d'humain, conclus un pacte avec moi !

La voix dans la tête du garçon pilonnait son esprit. Restait-il donc une chance de survivre ? Alors, l'enfant qui n'avait jamais parlé, s'adressa à la créature dans son langage inaudible :

— Un pacte ? Qu'est-ce que cela ?

— Un pacte entre un humain et un dragon...

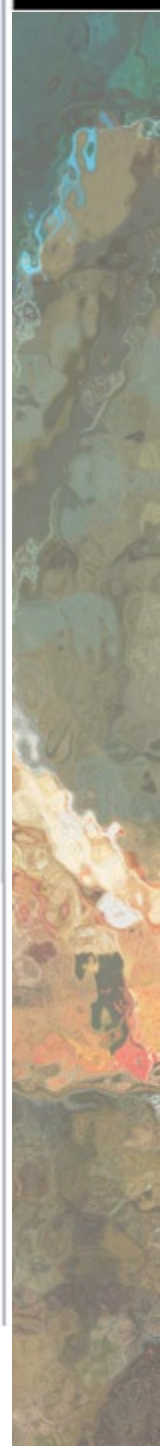
— Et quoi ?!

— Un dragon ! Ce que je suis ! La race des seigneurs célestes ! La race honnie des hommes... Ce pacte liera nos destinées. Il te confèrera la puissance du dragon !



Nicolas Valinor

Angelus



— Et j'y perdrai mon âme ? Es-tu l'un de ces démons dont le père Jérôme me parlait ?

— Que ferais-tu de ton âme ?! Certes, tu devras payer le pacte, mais pas à ce prix...

L'enfant hésitait, mais les rats préparaient un nouvel assaut.

— Je suis agonisant, piégé depuis des millénaires. Nous n'avons plus le temps ! Je n'ai plus la force de souffler le feu ! Choisis ! Le pacte ou la mort !

— Pourras-tu sauver ma mère ?

— Je n'ai pas de pouvoir sur les destinées humaines. Mais si tu restes en vie, toi, tu pourrais en être capable.

— Alors, va pour le pacte !

L'enfant s'effondra, genoux à terre, une infernale douleur explosait dans sa poitrine. Sa vision se brouillait tandis que ses muscles se distordaient sous le supplice. Le dragon subissait un sort identique, de terribles spasmes le secouaient tandis que *quelque-chose*, distendant sa peau, remontait à l'intérieur de son cou. Le garçon serra sa poitrine, centre névralgique de la douleur, mais sa main traversa son torse pour agripper *quelque-chose* à l'intérieur de sa cage thoracique. Il ferma les yeux et empoigna l'objet. Lorsqu'il les rouvrit, il tenait un orbe aux reflets azurés. Le dragon gardait entre ses mâchoires une sphère empourprée. Par instinct, besoin et envie, il approcha l'orbe bleu de celui de la créature. Lorsque les sphères fusionnèrent, une déflagration de lumière enveloppa l'enfant et le dragon dans une onde d'énergie aveuglante. Au cœur du chaos lumineux, les rats décampèrent, talonnés par des masses parasites abandonnant les chairs mutilées du colosse.

L'enfant sentit un profond bien-être le submerger. Toute fatigue, souffrance et mal s'effaçaient. Recouvrant ses forces, guéri de ses blessures, le dragon déploya ses ailes membraneuses, arrachant sans peine ses liens millénaires.

— Accroche-toi ! Nous nous envolons !

L'explosion lumineuse diminua d'intensité et révéla sa carapace noire aux reflets d'or. Debout sur ses pattes arrières, le mythe dominait l'enfant, sa silhouette élancée et son envergure projetaient une ombre colossale, défi à la lumière décroissante.

D'un bond, l'enfant s'agrippa au cou du dragon et s'arc-bouta, calé entre ses épaules. Sous ses doigts, l'épiderme noir semblait fait d'un marbre impénétrable.

Le géant ailé se ramassa puis, d'une prodigieuse poussée, il s'élança. À la vitesse d'une fusée nucléaire, son crâne rencontra le plafond qui explosa dans un craquement assourdissant. Le dragon poursuivait sa course verticale et l'enfant s'accrochait furieusement tandis qu'une tempête de débris et d'éclats de pierres se déchaînait autour d'eux. Les catacombes s'effondraient ensevelissant sous des tonnes de gravas les milliers de rats qui y avaient trouvés refuge.

Comme une source oubliée qui se rappelle au monde, le dragon franchit trois niveaux avant de jaillir du sol dans un tonnerre apocalyptique. Mais sa course ne s'achevait pas à la surface. Cet élan devait les mener en direction du firmament, vers le Soleil. L'enfant jeta un regard sur la ville incendiée, son œil perçut le temps d'un soupir la ferraille torturée de la Dame de fer brisée. Mais l'impulsion vertigineuse les conduisit dans la couche de nuages. Le garçon observait les ondulations électriques qui traversaient cette mer brunâtre, inconsistante. Le dragon évitait les éclairs sans difficulté, son regard fixé vers les cieux, déterminé à trouver ce qu'il cherchait.

Il perça enfin l'épaisse couverture et se trouva enveloppé dans l'aveuglante lumière du Soleil au zénith. Durant sa captivité, il n'avait rêvé que de revoir le ciel, sentir sur sa carcasse la chaleur des rayons solaires. La course cessa et le dragon survola la couche nuageuse, au cœur des cieux immaculés.

L'enfant n'en croyait pas ses yeux, le dragon planait au-dessus de tout ce qu'il avait toujours connu, là où s'arrêtaient les limites de sa propre imagination. S'ouvrait ici un monde où l'horizon, jamais barré, se dévoilait, un monde de vertige horizontal. Mais le garçon s'aperçut que si son compagnon avait changé, lui-même s'était métamorphosé. Ses vêtements avaient été emportés lors de l'écroulement des catacombes et sa propre nudité se couvrait de symboles noirs et or, gravés dans sa peau.



Nicolas Valinor

Angelus



- Tu es plus grand, plus fort. constata la créature télépathe, cela fait partie du pacte... Du prix du pacte.
- Dragon, je te laisserai revenir autant qu'il te plaira dans cette sphère céleste, mais avant, emmène-moi auprès de ma mère...
- Qu'as-tu à faire de ces humains qui ont défigurés cette terre ? Ils ne méritent pas notre considération !
- C'est le prix de ton pacte, donne-moi ta force le temps de sauver ma mère, après tu seras libre...
- Libre ?! Tu es amusant, petit d'humain ! Soit, allons briser tes illusions !

4

Il piqua dans les nuages et les traversa en chute libre. Les ruines de Paris s'étalèrent et l'enfant le dirigea vers les vestiges du vaisseau de pierre.

Parmi les bâtiments éventrés, se déployait une horde de rats et d'hommes, des hommes dégénérés, jeunes, juvéniles pour certains, couverts de plaques purulentes, des adolescents aux membres déformés, à la démarche incertaine, à l'esprit détruit, aux yeux exorbités, des mutants, des produits de la guerre, des enfants de l'humanité qu'ils s'apprêtaient à décimer. Des milliers de rats les menaient, les dirigeaient, les mordaient, les mataient et les préparaient à leur guerre ancestrale contre les humains.

Dans un éclair, le ciel se déchira et déversa ses trombes d'eau corrosive. Sous le voile pluvieux, le combat s'engagea entre les vieillards et leurs enfants, les premiers armés de fusils, les seconds, de leur haine. Avec l'avantage du nombre, les hommes dégénérés acculèrent les réfugiés de la cathédrale. Malgré leurs pertes, la partie semblait gagnée pour les assaillants. Sous une averse mordante, marbrant le sol de sang et d'acide, les hommes, des deux côtés, tombaient pour le bon plaisir des rats.

Les humains parvinrent néanmoins à bloquer les portes de Notre-Dame. Les hommes dégénérés et les rats se massèrent sur le parvis, face au jugement dernier ornant le tympan de la cathédrale. C'est le moment que choisit le dragon pour plonger sur la cohorte. Alors que les combattants prenaient à peine conscience de son épiphanie, irréaliste apparition sous le rideau de pluie, le seigneur céleste déversa son souffle sacré. Une déferlante mauve et or balaya les rangs attroupés contre les portes. Après ce seul passage, il ne restait aucun survivant. Face aux corps incinérés, les renforts arrières décidèrent de faire front mais l'enfant sauta parmi eux. Il était grand, nu, couvert de signes lumineux et sa peau noire paraissait de granit. Il tendit les bras, son regard acier pétrifiant l'âme de ses adversaires. L'ange noir, l'ange de la mort, répandit alors un flot de ténèbres incandescentes.

Les derniers hommes s'étaient réfugiés dans une alcôve glaciale. La pluie avait cessé ainsi que les hurlements hors de l'enceinte. Les lourds panneaux de la cathédrale s'ouvrirent. Sous le regard du Christ séparant le grain de l'ivraie, l'ange noir pénétra dans Notre-Dame. Parmi les cadavres, l'enfant reconnut le visage du père Jérôme. Une larme s'évapora aussitôt qu'elle naquit sur la joue brûlante de l'ange. Sa mère, eseuulée, reposait là où il l'avait laissée naguère. Il la prit dans ses bras et ses larmes eurent le temps de caresser son visage. Elle lui sourit, lui murmura quelques mots puis s'endormit pour l'éternité.

Les vieillards ne l'avaient pas reconnu. Pour eux, l'enfant de la moribonde avait expiré dès son entrée dans les catacombes. Seule comptait cette vision prophétique de leur propre fin : l'ange de l'apocalypse au cœur du lieu saint.

- Tu connais désormais le prix du pacte, dit le dragon, ton humanité.
- Le temps des hommes s'achève, consumés par leurs fautes, ils seront remplacés. Deviens une légende. Quitte-les, suis-moi et deviens dragon.



Nicolas Valinor

Angelus



L'ange sortit du sanctuaire, les bras chargés du corps trop léger de sa mère. Il chevaucha l'animal sacré qui prit son envol et dépassa les lourds nuages.

D'une voix gutturale, engourdie, le dragon parla à l'ange noir :

— Je t'emmène loin de ce monde, loin des hommes. Il marqua un temps.

» Mon nom est Angelus. Tu es le premier depuis l'aube des temps à l'apprendre.

— Le mien est Daniel. À part toi, personne ne l'entendra plus.

Sa mère serrée contre son sein, l'ange noir et le dragon poursuivirent leur vol vers les cieux jusqu'à ce que leur ombre disparaisse dans la gloire sanglante du Soleil couchant.



Nicolas Valinor

Angelus



## Questions à Nicolas Valinor, auteur de *Angelus*

### Quelles sont tes sources d'inspiration principales pour écrire ?

Curieusement, je suis un adorateur de la culture populaire si souvent maltraitée : des bons vieux nanars dégoulinant d'hémoglobine ou de bons sentiments aux jeux vidéo et mangas en passant par les *best seller* de King ou de Rice. Bref, j'aime tout ce qui est *pulp*, tout ce qui ne dure qu'un temps.

### Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

Je crois qu'il n'y a non pas une méthode par auteur, mais plutôt, une pour chaque texte. Quoi qu'il en soit, la seule méthode fiable, c'est le travail, le travail, le travail !

### Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ? être insatisfait de sa vie réelle ?

Si l'homme descend du singe, l'écrivain descend du songe. Et songer, c'est accepter de faire germer l'idée, l'image ou la mélodie à l'origine de tout processus créatif, c'est trouver l'équilibre entre l'éveil et le rêve, un pied dans chacun des deux univers. Être dépressif ou hypocondriaque n'est donc pas suffisant (je le sais, j'ai déjà essayé).

### Quelle créature de légende utilisée dans la littérature te fascine ou t'inspire le plus ?

À vrai dire, c'est l'homme. Quelle meilleure créature légendaire que cet être dont on croit tout connaître mais qui nous surprend à chaque instant par sa troublante humanité ?

Matheson a raison : Je suis une Légende. Nous le sommes tous.

### Quels sont tes projets ou prochains défis ?

À vrai dire, je pensais me faire un plat de nouilles chinoises ce soir...

À plus long terme, je travaille sur un premier roman d'anticipation dans un univers assez proche de celui d'*Angelus*.

Un éditeur averti en vaut deux !



Nicolas Valinor

Présentation



## Questions à Jonathan Harker, illustrateur de *Angelus*

Site : <http://jlb23.canalblog.com/>

### Quel genre ou courant littéraire (exemple d'illustrateur) a ta préférence ?

Mon peintre préféré est Gerald Brom. Pour la bonne raison que c'est le premier livre d'illustrations que j'ai eu entre les mains. Je devais avoir une dizaine d'années et ce fut un vrai choc. J'ai depuis acheté tous ses livres, et malgré le temps qui passe, j'ai toujours autant d'admiration pour ses œuvres.

~In Brom we trust~

### Quelle a été ta méthode, ton mode opératoire, quel est ton médium préféré en général, et pour ce dessin en particulier ?

Je n'ai pas vraiment de méthodes fixes. À choisir entre les médiums je dirais : l'acrylique.

Pour ce dessin, j'ai commencé à l'acrylique justement, ensuite j'ai tenté d'unifier le tout à l'huile.

Le final est bidouillé sous ordinateur pour rajouter des détails et augmenter le contraste par exemple.

Pour les logiciels, j'ai utilisé Photoshop (un classique) et ArtRage.

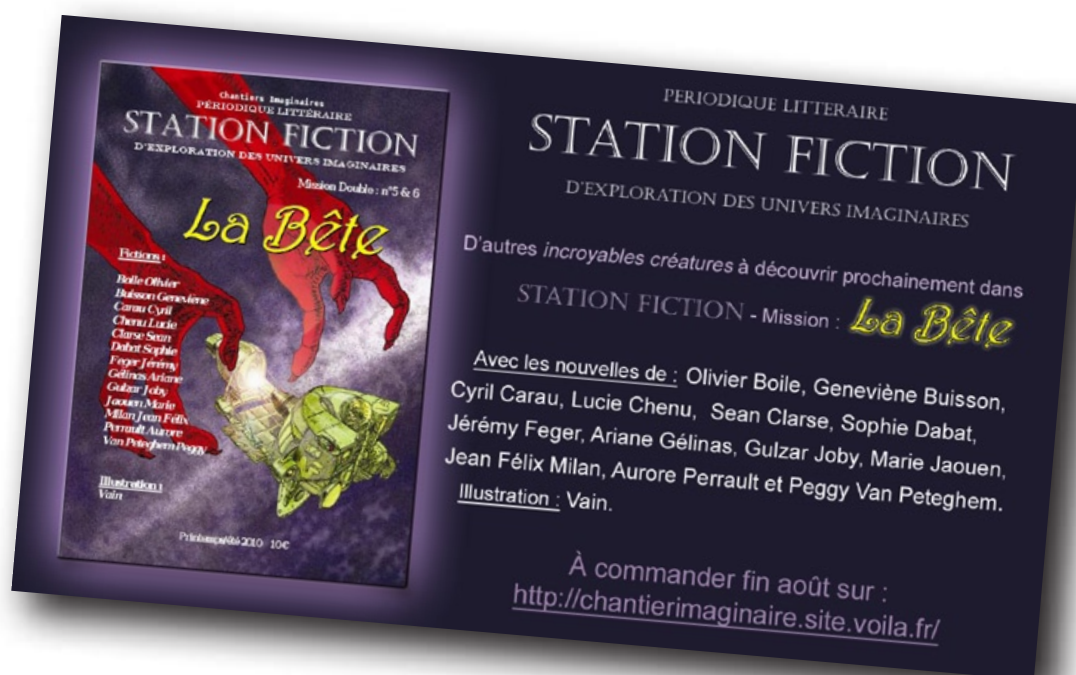
### Quelle serait ta réaction si tu croisais l'une de ces créatures de légende ?

On verra bien quand cela arrivera...

Je me figerais sûrement, juste avant de prendre mes jambes à mon cou.

### Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Tacher de faire mieux, bien sûr !



# Un monstre qui vient de loin...



## Un monstre qui vient de loin...

Didier Reboussin

« Yahvé fit qu'il y eut un grand poisson pour avaler Jonas, et Jonas demeura dans les entrailles du poisson trois jours et trois nuits. »

Introduite dès l'Ancien Testament, l'idée de se retrouver captif d'un monstre marin fut traitée avec bonheur par Lorenzini, auteur des aventures de *Pinocchio* qui relèvent directement du conte de fée, donc du fantastique. Thème pourtant prédestiné à être exploité par le genre qui nous intéresse, il fut en vérité assez rarement traité.

Néanmoins, dans ces quelques occasions, le succès fut souvent au rendez-vous, en particulier à travers l'une des plus belles réussites de Stefan Wul, dont le monstre domine l'histoire du *Temple du passé*.

Mais en quoi cette adaptation des mésaventures d'un Jonas sur un monde étrange, à l'écologie basée sur le chlore et la silice, est-elle une réussite ? Il me semble, à l'analyse, que deux éléments y concourent :

- Une mise en scène solidement construite, crédible jusqu'au moindre détail, servie par toute la gamme des effets qu'une écriture fertile peut libérer.

- Une intrigue qui, sur une base fantastique déjà évidente (l'équivalent géant d'une baleine évoluant dans un océan de chlore), en accentue l'aspect de façon très astucieuse en mettant en œuvre une complexe biochimie destinée à faire muter le monstre pour permettre à ses malheureux occupants de s'échapper du monde qui les retient prisonniers.

Les éléments qui font du monstre de Wul une créature profondément originale tiennent aussi aux savantes descriptions qui le rendent criant de vérité, et qui sous-tendent une culture anatomique poussée. Enfin, ingrédient indispensable pour lier tous ces éléments : une vision poétique inimitable, supérieure dans l'art de peindre des mondes imaginaires. Exemple : « Brodant sur le rythme puissant des vagues martelant les falaises, chaque grain de sable ajoutait sa note personnelle au chœur des bulles crevantes, aux gerbes irisées des ressacs, aux longues moires et aux glissandos des courants. Son et couleur ne signifiaient rien, ou si peu. Les teintes chantaient, les bruits éblouissants dansaient un lumineux ballet dans la tête du monstre. Doté d'un organe similaire, un homme aurait, d'un seul regard à la mouvante toison d'un arbre éventé, distingué le reflet de chaque feuille et sa chanson personnelle, le bruissement de la moindre brindille, le détail infime des grincements du bois sous l'effet de multiples torsions... Un homme en eût tiré d'inoubliables jouissances ; à la fois nobles et charnelles. Mais le monstre à l'âme à peine consciente, aux sens blasés, n'en ressentait qu'une vague impression de confort physiologique... »

L'histoire est simple : une fusée d'exploration, à la suite d'une défaillance, est avalée et finit sa course dans l'estomac d'un monstre marin. Les quelques survivants de la catastrophe, dont Massir, pilote et héros de l'histoire, homme au caractère abrupt, vont découvrir pas à pas la nature de leur prison et imaginer un moyen inédit d'évasion. Mais pour parvenir à réparer la fusée et tenter un décollage, il leur faudra l'extraire du monstre, et ceci si possible une fois sur la terre ferme. Comment faire évoluer une baleine géante en dinosaure pataud capable de s'échouer sur une plage de carbone ? Telle est la thématique de l'histoire, où le choc génétique auquel sera soumis le monstre donnera naissance à une race de lézards évolués.

C'est aussi un monstre attachant, et sa mise à mort, une fois hissé hors des flots, est un drame pour les survivants qui se sont pris à l'aimer comme un animal familial. Car il les a protégés de l'extérieur, alimentés en énergie, nourris. Massir finira par en convenir : « *C'était un brave monstre* » !



Didier Reboussin

Un monstre qui vient de loin...

# Les chasseurs dans la nuit



Texte : David Osmay  
Illustration : Akæ

## Les chasseurs dans la nuit

David Osmay

Allongé sur un rebord de la falaise, à l'entrée d'une grotte, le jeune gerndi frissonnait. En ce crépuscule d'été et malgré la pluie, il n'avait pourtant pas froid. Il observait, dans la forêt en contrebas, un brasier lancer ses langues vers les étoiles naissantes. Son village brûlait.

Sous la cachette de Grak, le bruit de sabots sur la caillasse se mit à résonner. Un cavalier s'avancait, l'un de ceux ayant dévasté son foyer. Le métal, cruel appendice soudé aux ongles de la monture, cognait la pierre de plus en plus distinctement, de plus en plus près. Un de ces colosses affamés le traquait !

Grak se voyait perdu. Ses jambes voulurent le propulser sur ses pieds pour fuir, mais il réussit à les en empêcher. Mieux valait demeurer caché en hauteur.

Sur son cheval, l'Être des Prairies huma l'air à la recherche d'une piste. Il leva la tête dans la direction de Grak. Cela ne dura qu'un instant, durant lequel le gerndi crut que le monstre l'avait repéré et avait même croisé son regard. En réalité, la pluie qui tombait sans relâche avait dû occulter sa présence, car la bête et son maître passèrent leur chemin. Tous les muscles de Grak se relâchèrent. Il soupira. La crainte avait enflammé son imagination, sans doute.

L'autre poursuivait sa route, s'enfonçant seul dans les profondeurs des Grands Bois dont le jeune gerndi connaissait chaque arbre, chaque ravine, chaque pierre. Une telle occasion de venger la mort de ses congénères ne se représenterait pas. D'un autre côté, devait-il s'exposer au danger en traquant à son tour celui qui le pourchassait ? Il hésita un instant, puis rampa hors de sa cachette, se laissa glisser en silence le long de la pente rocailleuse et, par petits bonds interrompus de pauses régulières, suivit les traces de sabots dans la boue.

\*  
\* \* \*

Bram n'avait pas fait halte lorsque son cheval s'était approché du promontoire rocheux qui soulignait l'entrée de la grotte. Pourtant, malgré l'averse et la faible luminosité de la nuit tombante, il avait repéré les yeux jaunes de la créature : deux billes sans âme, globes effilochés par la pluie battante et qui luisaient dans la pénombre. Il avait mobilisé toute sa volonté pour ne pas tirer sur les rênes. Tandis que sa monture passait à hauteur de la cavité puis la dépassait, il réalisa qu'il présentait son dos au monstre. Il comptait cependant sur la prudence de l'animal ; ce dernier ne l'attaquerait pas à découvert. Même par derrière. Même s'il avait pu, depuis sa cachette, atterrir d'un bond sur le cavalier et le désarçonner.

Bram serra les dents et se força à demeurer immobile sur le cheval qui avançait au pas. En un tel moment, tout autre que lui se reprocherait son imprudence : inciter un gerndi à le traquer dans cet enchevêtrement végétal plongé dans le noir et où nul chemin n'avait jamais été tracé, était de la folie pure et simple. Il s'en moquait. Ce gerndi n'était pas quelconque. Leur première rencontre, cinq mois auparavant, avait été brève mais s'était inscrite au fer rouge dans son cerveau. Pour l'avoir vécu mille fois dans ses pensées et ses cauchemars, il se souvenait de ce jour dans les moindres détails.

Il revenait du Temple, accompagné de sa femme Joanne et de leur jeune fils. Quand les murs blancs de la modeste maison s'étaient dévoilés au détour du chemin, Rinald avait couru en avant du couple qui marchait bras dessus bras dessous. Ses doigts potelés n'avaient pas eu à saisir la poignée de la porte pour l'ouvrir ; étrangement, elle baillait déjà. Sentant le danger, Bram avait crié un

David Osmay

Les chasseurs  
dans la nuit



avertissement. Trop tard : l'enfant avait poussé le battant de bois. La silhouette ramassée d'un gerndi avait surgi de la pénombre. De la main, il avait projeté le petit à terre avant de déguerpir en direction de la forêt sans demander son reste.

Bram se souviendrait toujours de son regard de bête qui roulait dans ses orbites et de la tache plus sombre formant un croissant de lune sur son museau hideux.

Il n'avait pas poursuivi le fuyard. Rinald, tombé au sol, était sa seule priorité. La créature avait touché son visage de sa paume au mucus venimeux. Que faisait cette abomination si loin de son territoire ? Il avait écarté cette question inutile et s'était focalisé sur son fils. Déjà il se raidissait ; ses muscles se tendaient, sa respiration était rauque et haletante. Une décoction d'herbes pouvait encore le sauver, pour peu qu'on agisse vite. Bram avait demandé à Joanne de préparer le remède tandis qu'il masserait le cœur du petit et frictionnerait son corps. Il l'avait transporté jusqu'à sa chambre et l'avait doucement étendu sur le lit. Ensuite, il l'avait déshabillé pour frotter un linge contre sa peau. Rinald était si pâle, si inerte ! Au bout d'un moment, inquiet de ne pas la voir arriver, il avait appelé sa femme. Pas de réponse. Il s'était alors engouffré dans la cuisine.

Joanne gisait sur le plancher. Dans son poing, le manche d'une cuiller en bois. Le gerndi y avait déposé son mucus en fouillant la maison ! De l'eau frémissait dans un pot pendu à la crémaillère, au-dessus du feu qui crépitait dans l'âtre. Les plantes médicinales patientaient sur la table. La potion serait vite prête. Bram avait arraché sa chemise du dimanche, celle qu'il mettait pour se rendre à l'office, et s'en était entouré la main. Il avait délicatement écarté de la cuiller les doigts crispés de son épouse. Fébrile, il avait alors ôté le pot du feu, y avait jeté les herbes, et avait commencé à broyer avec frénésie. Chaque seconde comptait. Enfin, il avait jugé la mixture suffisamment imprégnée et l'avait emportée auprès du corps gisant de Rinald. Il n'avait trouvé qu'un cadavre aux muscles tétanisés. Fou de désespoir, il avait foncé vers sa femme et l'avait abreuvée du liquide. Son doux visage à l'expression tendue avait paru se relâcher. Elle n'avait fait que saisir un objet humecté de poison ; elle allait s'en remettre ! Il ne voulait pas l'espérer : il devait le croire. Après qu'il eut veillé son agonie toute la nuit, elle l'avait quitté à l'aube, la respiration bloquée.

Tandis que son cheval s'enfonçait sous les frondaisons d'arbres nouveaux dont les feuilles déversaient de petites cascades, Bram se remémorait ce jour fatidique. Ses souvenirs, inlassables bourreaux, le ramenaient sans cesse au chemin de terre qui serpentait vers sa maison, à Rinald qui gambadait, au gerndi à la tache sombre sur le museau, et à la mort de son fils et de sa femme. Puis, la solitude.

Longtemps, il avait cherché ce qui aurait pu sauver sa famille. Découvrir une faille dans son attitude, dans les gestes qu'il avait effectués ce jour-là, lui aurait permis de pointer un coupable du doigt. Se haïr ou, pourquoi pas, s'ôter la vie, paraissaient des issues acceptables, si au moins tout cela avait été sa faute. La douleur en tant que conséquence de ses propres actes aurait eu un sens. Mais il n'avait pas trouvé de faille. Comme il ne pouvait se maudire lui-même, tandis qu'une rage intense le rongerait, il n'avait pu que la reporter sur les gerndis.

Il n'avait alors eu de cesse de les pourchasser. On le voyait partir du village muni de son arc, de sa courte épée, et de plusieurs sortes de pièges qu'il avait conçus. Lorsqu'il s'aventurait ainsi dans la forêt, seul, ses voisins pensaient ne jamais le revoir et pourtant il réapparaissait toujours, sale et échevelé, parfois après des semaines entières. Parfois aussi, avec quelques têtes simiesques accrochées à sa sacoche de chasse. Un sourire sombre étirant ses lèvres, il pendait ses macabres trophées aux branches des hêtres situés à l'orée du massif, au fond de son terrain.

Une fois, il était rentré d'une de ses expéditions plus excité que d'habitude. Il avait rassemblé le Conseil du village dans la grande salle du Temple et annoncé sa découverte d'une colonie gerndie. Selon lui, l'occasion était trop belle de venger la mort de ses proches, mais également de protéger les autres familles, en éradiquant le mal à sa source. Il n'avait pas fière allure lorsqu'il avait présenté sa requête au Conseil. Ses cheveux étaient maculés de boue, ses yeux étincelants papillonnaient d'un notable à un autre, en quête d'assentiment. Ils lui avaient néanmoins donné raison, par respect envers les défunts ou pour rassurer les vivants, sans doute un peu des deux. L'expédition avait été lancée et

David Osmay

Les chasseurs  
dans la nuit

Bram s'était retrouvé là où son cœur malade voulait le mener : le nid des gerndis.

Durant l'attaque, il venait de taillader le flanc d'un des monstres velus quand il avait vu, à une quinzaine de mètres à peine, celui qui avait décimé sa famille. Jamais il n'aurait espéré le recroiser un jour. Pourtant, entre deux huttes primitives, l'animal le fixait, la tache en forme de lune bien visible à la lumière de l'incendie. Bram avait eu la nette impression que la créature le reconnaissait aussi. Un flot de haine s'était déversé dans ses veines. Il avait couru en hurlant comme un forcené, son épée ensanglantée brandie haut devant lui. En un clin d'œil, sa cible s'était volatilisée dans la nuit. À nouveau, elle lui avait échappé. Il avait dû se maîtriser pour éviter de se lancer à sa poursuite dans la forêt touffue. Sans préparation, ç'aurait été du suicide.

Il avait retrouvé les autres au centre de la colonie éradiquée avec facilité. Les gerndis, habitués à paralyser leurs proies par surprise, n'étaient guère capables de faire face à une attaque organisée.

Quand Bram avait annoncé son intention de traquer le survivant, ses compagnons avaient baissé les yeux, l'air gêné, et n'avaient pas proposé de l'accompagner. Il ne les avait pas blâmés ; ce n'était pas leur combat. Contrairement à lui, une femme et des enfants espéraient leur retour. Ils étaient donc restés près des huttes dévastées et encore en flammes, promettant de patienter une journée avant de reprendre la route. Aucun n'avait tenté de le retenir. Il avait pris son cheval et, dans un état fiévreux proche de la folie, s'était lancé sur les traces du gerndi au museau taché.

Maintenant, ce monstre le suivait à distance, et Bram prétendait l'ignorer en menant tranquillement sa monture au pas. Une odeur d'humus détrempé épaississait l'air. La pluie avait cessé. Il sentait l'odieuse présence, pas très loin derrière. Bizarrement, cela fit remonter à la surface des souvenirs douloureux des jeux qu'il partageait avec son fils, en particulier celui où le petit se cachait dans le jardin. Bram le hélait en feignant l'inquiétude. Il entendait le gamin pouffer et remuer sous les branches d'un buisson. Plus il l'appelait, plus Rinald s'en amusait. Quand il souhaitait interrompre le jeu, il annonçait d'une voix forte qu'il rentrait à la maison goûter au gâteau au miel de Joanne. Il cheminait alors lentement vers le seuil, certain d'entraîner dans son sillage son fils, attiré hors de sa cachette par la gourmandise.

Il secoua la tête. C'était un monstre qui le suivait, pas un gamin, et ce n'était pas un jeu. Gentiment, il talonna de ses bottes de cuir les flancs du cheval. Sa seule chance était de tendre un piège au gerndi. Cette espèce craintive ne s'attaquait qu'à des proies blessées, ou incapables de se défendre. Un enfant, par exemple. Bram repensa sans le vouloir à sa femme, à la manière dont elle remettait en place une mèche de cheveux derrière ses oreilles quand elle se penchait sur le lit de leur fils endormi. Il sentit des larmes monter à ses yeux, mais il les refoula. Il avait assez pleuré les morts. Seule la vengeance comptait.

\*  
\* \*

Le pelage de Grak était détrempé. Heureusement, le ciel s'était vidé de toute son eau. Il s'ébroua puis s'avança entre les arbres de sa démarche chaloupée, vers l'endroit où l'Être des Prairies s'était arrêté. Il s'appuya sur l'écorce lisse d'un bouleau. En face de lui, à une dizaine de bonds, sa proie dormait devant le tronc couché d'un vieux sapin abattu par le vent. Son cheval somnolait un peu plus loin ; la bête ne poserait pas de problème ; si elle se réveillait, elle identifierait Grak comme un animal des bois inoffensif.

Son ennemi s'était probablement rendu compte qu'il avait perdu sa piste et avait fait halte afin d'allumer un feu et de se reposer. Il avait abandonné la chasse. Grak, lui, ne renoncerait pas. Il avait faim et puis, il ne pouvait pas laisser l'autre s'enfuir indemne des Grands Bois. Pas après le massacre qu'ils avaient commis, lui et sa troupe de cruels tueurs. Il retira soudain sa main, supprimant le contact entre sa peau et l'écorce blanchâtre du bouleau. À l'endroit où il s'était appuyé, une pellicule de mucus brun suintait sur le tronc. Furieux, il se frappa la tempe du poignet ; était-il idiot pour oublier ainsi ses

David Osmay

Les chasseurs  
dans la nuit

leçons ? Même un gerrillon ne gaspillerait pas du venin sur un arbre !

Il souffla par les naseaux et s'avança à pas feutrés vers le dormeur. Ses coussinets lui permettaient d'atteindre ses proies sans bruit. Celle-ci était profondément assoupie, emmitouflée dans ces espèces de secondes peaux que les Êtres des Prairies portaient sur le corps. L'une, de forme allongée, lui enserrait le cou sur plusieurs tours. Son visage était enfoui dans une autre, qui lui couvrait le crâne à la manière des pétales d'une fleur prête à éclore. Grak hésita. Il allait falloir s'approcher très près avant de pouvoir tendre la main et toucher sa cible à coup sûr, d'un saut précis.

Il progressa encore, lentement. Ça y était presque. Il distinguait les traits de l'Être, à la lumière du feu mourant. Il était horrible, avec sa face lisse et rosie par la fraîcheur nocturne. Il avait détruit le village et tué ses congénères. Grak le détestait. D'habitude, il n'aimait pas tourmenter la nourriture. Certains mangeaient le gibier vivant ; il n'avait jamais pu se résigner à cette pratique, malgré le goût réputé supérieur des proies encore en vie. Au contraire, il estimait qu'elles ne devaient pas trop souffrir ; cela lui coupait l'appétit de les voir se tortiller de douleur.

Dans le cas de l'Être endormi, il comptait faire une exception.

Au lieu de se concentrer sur sa chasse, il s'embrumait l'esprit avec ces pensées, en considérant son ennemi couché de l'autre côté du feu, à deux ou trois bonds de lui. Des sentiments puissants l'assaillaient. La haine mais aussi la culpabilité, car il savait qu'il n'aurait pas dû explorer cette tanière dans la Prairie. C'était interdit, et donc affreusement tentant. Il y avait à peu près cinq lunes de cela, poussé par une curiosité toute juvénile, il était sorti des Grands Bois et avait repéré une habitation de pierre blanche comme le lait. Proche de la lisière, elle se dressait à l'écart de ses semblables. Elle était parfaite. À l'intérieur, personne, mais un tas d'objets bizarres qui n'étaient ni des bâtons ni des branchages tressés. Il avait trouvé nombreuses choses extraordinaires : des fragments de bois assemblés avec des jambes pour les porter debout, des baguettes allongées de formes variées, dures et froides, certaines coupantes, d'autres arrondies. Des morceaux de viandes énormes, accrochés aux murs ou au plafond, et qui sentaient bon la fumée aromatisée de sang.

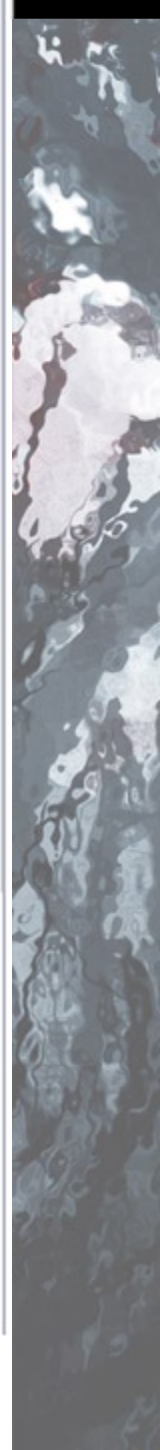
Devant ces étranges merveilles, il avait oublié toute prudence et s'était attardé afin de toucher, humer, goûter. Quand le grincement de la porte l'avait tiré de son émerveillement et que la minuscule créature était apparue dans l'encadrement, il s'était immobilisé, pétrifié et tremblant. Ces yeux expressifs, ce visage rond et glabre ; c'était une progéniture d'Être des Prairies, à n'en pas douter ! Ses géniteurs ne devaient pas être loin ; ils allaient attaquer Grak ! Mû par l'instinct de survie, il n'avait pensé qu'à la fuite et avait bondi sur le petit, l'écartant de la main pour se frayer un passage. Il s'était retrouvé nez à nez avec un mâle à la taille imposante et de longs poils sur le menton et les joues. L'Être avait vagi, sa face hideuse déformée par la bouche béante qui émettait un son guttural, grotesque. Terrifié, Grak s'était enfui dans la forêt en se jurant ne jamais plus outrepasser les lois de son peuple.

Malheureusement, le repentir venait trop tard. Ses parents, ses frères et ses sœurs étaient morts, là-bas, dans le village qui se consumait. Sûrement, leurs assaillants allaient les manger. Les Anciens racontaient que, tout comme les gerndis se repaissaient des Êtres des Prairies qui s'avançaient dans les profondeurs des Grands Bois, ces derniers dévoraient aussi les gerndis qui s'en éloignaient. Il frissonna, essayant de se persuader que c'était à cause du froid et de son pelage humide. Il était le seul survivant, encore un adolescent. Il avait brisé une loi sacrée en sortant de la forêt. Les jeunes font tous des bêtises, mais les conséquences de la sienne avaient été terribles. Il gémit doucement puis se força aussitôt à se calmer. Il ne fallait pas réveiller la proie.

\*  
\* \*



David Osmay  
Les chasseurs  
dans la nuit



Bram, allongé face au feu mourant, se concentrait de toutes ses forces pour rester immobile. Sa respiration était régulière, les paupières de ses yeux clos ne frémissaient pas. Pourtant, simuler le sommeil alors qu'un gerndi pleure de faim à quelques mètres de soi était une véritable torture, qu'il avait sous-estimée en échafaudant son plan.

Le monstre émettait de petits glapissements similaires à ceux d'un chiot que l'on excite avec un morceau de viande, en plus ténu. Il devenait très tentant de se lever d'un bond et de s'enfuir ou de passer à l'attaque, mais Bram devait se focaliser sur sa posture, sinon la créature sentirait le piège et déguerpierait ou pire encore, lui sauterait à la gorge. « C'est un jeu », se rassura-t-il. « Rien qu'un jeu ». Irrésistiblement, ses pensées dérivèrent à nouveau vers son fils et ses facéties d'enfant. Rinald aimait s'introduire dans la chambre parentale et tenter de surprendre son père endormi. Parfois, il y parvenait et sautait en riant sur le dos d'un Bram léthargique qui esquissait bien vite un sourire amusé. D'autres fois, ce dernier ne dormait pas quand son fils approchait sur la pointe des pieds. Le père guettait alors le bon moment avant de se redresser avec un hurlement, et attrapait le petit pour le chatouiller. Après la mort de Rinald, il avait continué seul à s'exercer feindre le sommeil ; peut-être cela lui serait utile un jour, afin de leurrer un gerndi affamé...

Le brusque silence de l'animal déchira le rideau de souvenirs qui voilait la concentration de Bram. La créature s'avancait pour le toucher de ses mains au pouvoir paralysant. L'heure était venue. Son cœur battait à tout rompre. Une pestilence soudaine, mélange de chien mouillé et d'urine de chat, lui donna la nausée mais il ne bougea pas. Pas encore. Sa volonté était à la hauteur de son besoin de vengeance.

Il attendit jusqu'à entendre un souffle rauque. C'était le moment. Il dévoila violemment les pans de la couverture et propulsa sa courte épée en avant. Le métal transperça le corps râblé du gerndi qui hoqueta un instant, l'air surpris. L'expression de douleur affichée par les yeux jaunâtres et injectés de sang s'apparentait étrangement à celle d'un homme. Dilatées, les pupilles orange foncé fixèrent Bram avec étonnement. Puis elles se voilèrent et le monstre tomba en arrière à côté des braises, sur un tapis d'humus et de feuilles mortes.

Bram se leva, bras ballants, et toisa son ennemi. Il le détailla : horrible et velu, un peu plus grand qu'un enfant de douze ans. Son faciès allongé, avec sa bouche ouverte et bordée d'un filet de sang, était à mi-chemin entre celui d'un homme et la gueule d'un loup. Parfait pour fouailler les organes. Le visage inexpressif, il s'assit à côté du corps en essayant de savourer l'instant, mais là où il pensait trouver le soulagement et la libération, il fut accueilli par un immense vide. La vengeance était amère. Qu'allait-il faire, rentrer chez lui ? Sa famille avait rejoint les ombres. Il était seul. Le seul survivant, une créature de la nuit, comme ce gerndi qu'il avait tué.

Soudain submergé de fatigue, il se demanda si les autres patientaient toujours, près de la colonie nettoyée. Puis, son esprit l'emporta ailleurs et il ne fit rien pour l'en empêcher. Il s'allongea sur le dos, à côté du monstre éventré. Les yeux rivés sur les sombres couronnes des arbres, il rêva qu'il était couché dans le pré situé derrière sa chaumière. Auprès de lui, Rinald faisait la sieste. Posé dans l'herbe devant eux, un panier rempli de cerises. Il savait que sa femme, à la maison, préparait un bon repas pour le soir. Bram aurait dû se lever et s'occuper du bois à fendre, mais il était si bien, là, à côté de son fils. Il se sentait enfin paisible.

Alors, il chercha la main du petit endormi. Ses doigts écartés fouillèrent les feuilles décomposées qui couvraient le sol. Sa raison tenta d'argumenter qu'il ne pouvait se trouver de feuilles mortes dans le pré derrière chez lui, c'était impossible... Il lui ferma son esprit. Même si elle était inerte, froide et un peu humide, c'était sans conteste la paume de Rinald qu'il découvrit et serra très fort.

Le bois attendrait bien un autre jour.

David Osmay

Les chasseurs  
dans la nuit

Questions à **Akae**, illustrateur de *Les chasseurs dans la nuit*

Site : <http://akae.over-blog.com>

**Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour dessiner ?**

Mes motivations sont multiples, une première est de faire apparaître une image que j'ai à l'esprit, donner du concret à mon imagination. Une manière de donner vie à une part de mes rêves.

**Comment t'est venue l'idée de cette illustration ?**

Après m'être imprégné du texte en son ensemble, j'ai laissé vagabonder mon imagination et mes crayons. De croquis en croquis je suis arrivé à cette réalisation. Je voulais une ambiance sombre et quelque peu onirique, un moment où l'on discerne avec peine les divers protagonistes et l'on se demande ce que chacun peut imaginer. Bref, laisser l'imagination du lecteur faire le reste.

**Quelle a été ta méthode, ton mode opératoire, quel est ton médium préféré en général, et pour ce dessin en particulier ?**

J'utilise divers médium et technique, mais actuellement, pour des raisons pratiques, je privilégie une bonne dose de numérique. Pour celui-ci, je suis parti sur une base de crayonné que j'ai entièrement retravaillé au numérique. J'ai par la suite appliqué des textures afin de donner plus de relief à l'ensemble.

**Quelle créature de légende utilisée dans la littérature te fascine ou t'inspire le plus ?**

Bon, rien de bien original mais les anges et démons m'ont toujours fasciné. Rien à voir avec un quelconque élan religieux de ma part, simplement je trouve beaucoup d'inspiration dans ce qu'ils peuvent symboliser, ce qu'ils représentent et m'évoquent.

**Quelle serait ta réaction si tu croisais l'une de ces créatures de légende ?**

Bin, je ne sais pas trop... J'irais taper la cassettes probablement ! Et plus certainement, je lui proposerais volontiers de me servir de modèle !!!

**Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?**

Je travaille actuellement pour plusieurs jeux de rôles qui vont paraître prochainement : *Les Ombres d'Esteren* (Forgesonges – Agate Editions), *Mississippi* (Forgesonges – XII Singes). J'ai un tas d'autres propositions, mais cela dépendra de mes disponibilités de plus en plus réduites avec tout le travail que je cumule.

Arthura

ARTHURA



Texte : Cyrille de Sainte Maréville  
Illustration : Grem



Cyrille de Sainte Maréville

Arthura

## Arthura

Cyrille de Sainte Maréville

J'avais remarqué sa présence, ou plutôt, je sentais dans mes pas une ombre attentive à mes mouvements, à mes allées et venues, comme un regard posé sur ma vie. C'était juste une sensation, l'impression durable et persistante que *quelqu'un* m'observait par-dessus mes épaules. J'espérais que cette sensation disparaîtrait comme elle était venue, car cette *présence* indéfinissable, malgré la curiosité qu'elle avait suscitée au début, commençait à m'indisposer. C'est surtout lorsque je m'installais devant mon ordinateur que je la sentais m'épauler, comme si chaque mot que je tapais sur le clavier devait passer par son regard. Inutile de vous dire que je n'arrivais pas à écrire sereinement la suite de mon roman tant je ne pouvais me détacher de cette présence dont je ne parvenais pas à saisir l'origine ou les intentions véritables. Il m'était impossible de rédiger la moindre ligne en sachant qu'elle était là, *quelque part*. Je vous l'ai dit, son regard perçait le mien et, il faut bien l'avouer, m'intimidait. J'espérais qu'elle se manifeste dans la réalité de mon existence ou s'éloigne à jamais. Des mois passèrent dans une attente improbable, puis un soir, las de cette situation, je décidai de provoquer une rencontre....

J'étais assis à mon bureau et cherchais l'inspiration en regardant la rue par la fenêtre de ma chambre. Je butais contre le silence des mots. Comme pour déclencher un effet d'entraînement, je relus pour la énième fois le début de mon nouveau chapitre : « La nuit était venue, douce et sereine. Pas le moindre souffle de vent n'agitait le feuillage des grands arbres qui se dressaient de chaque côté du trottoir comme des sentinelles immobiles. Derrière leurs silhouettes majestueuses, qu'éclairait le halo des réverbères, le parc ressemblait à une tâche d'encre sombre et profonde. Aucune voiture, pas le moindre passant ne venait perturber un paysage qu'on eût dit figé dans le temps ». Cette description était la copie conforme de ce que je voyais au dehors. Je tapai alors le premier nom qui me vint à l'esprit, *Arthura*. Un homme bientôt sortit de l'ombre et traversa mon champ de vision. Il marchait d'un air renfrogné, un chapeau de feutre tombant sur son front. Sa démarche était celle des vaincus, des abandonnés, des laissés pour compte. L'homme se tourna un instant vers ma fenêtre.

— N'oublie pas de mettre une virgule, semblait-il me dire, que je puisse souffler un peu...

— *La présence* ! m'exclamai-je.

Bien déterminé à ne pas *la* laisser s'échapper, je décidai de *lui* emboîter le pas et plongeai au cœur de mon roman.

À l'angle de la rue, je retrouvai l'agitation habituelle de la ville, les passants, les voitures, les terrasses animées. Il était étrange de voir qu'à cent mètres de là, sous ma fenêtre, la vie n'avait rien d'autre à offrir qu'un silence angoissant. Mon héros s'assit sur un banc, je l'imitai. Puis il releva son chapeau, découvrant un front osseux et primitif. Son regard avait une intensité animale. Il portait une barbe de deux jours et de longs cheveux hirsutes qui témoignaient d'une négligence générale. Affublé d'une gabardine gris clair aux manches lâches et usées, l'homme fixait droit devant lui, tout à ses pensées, que je devinais ténébreuses comme son humeur. Son air absent, l'indifférence qu'il manifestait aux gens autour de lui, attestait un caractère solitaire et renfermé. C'était un taciturne, une bête sombre et redoutable, méfiante et réservée, sans doute blessée et potentiellement dangereuse. Rien de ce que j'avais pu imaginer. Lorsque *Arthura* se leva, je pris le même air accablé que lui et me confondis avec son ombre. Il chemina à travers des rues mal éclairées, des raccourcis sordides, rajoutant à ma détermination à vouloir le suivre, un soupçon d'inquiétude.

Nous arrivâmes en bordure d'une voie de chemin de fer désaffectée qu'il longea un moment avant de couper court à travers un terrain vague. Nous nous éloignions du centre-ville. Ici et là, l'ombre de

AL  
HUI  
A AI  
RTE  
URA  
RA  
RTI  
ART  
THU  
URA  
HUI  
AI  
IUR  
TH  
RA

Cyrille de Sainte  
Maréville

Arthura

meubles brisés, de carcasses de voitures, se dressait sous l'onde fuyante d'un croissant de lune. De temps en temps s'élevait quelque part le couinement sinistre d'un rat solitaire. L'homme semblait savoir où il allait, ce monde était le sien. Nous arrivâmes en vue d'une cahute. Je me cachai derrière l'épave d'une vieille voiture. Est-il nécessaire de préciser que je ne fais généralement pas ce genre de chose, je veux dire, suivre quelqu'un ? Mais ce *quelqu'un* n'était plus vraiment quelqu'un, c'était *la présence* devenue *Arthura*, mon personnage, né de la chair du papier, désormais homme parmi les hommes, avec ses travers ses angoisses et ses obsessions. J'avais quitté mon univers pour connaître le sien. Il me fallait désormais aller jusqu'au bout...

De la lumière se fit à l'intérieur de la baraque. Que pouvait-il bien faire, quelles étaient ses occupations ? Je l'entendis protester, argumenter. Sa voix, assourdie par les murs, me donnait la mesure de sa colère. Intrigué, je m'approchai de la fenêtre, en nettoyai un coin de carreau, et jetai un œil à l'intérieur.

L'homme était assis sur une vieille chaise dépaillée et regardait vers un coin sombre de la pièce en gesticulant des bras et en proférant des propos dont je n'arrivais pas à saisir la teneur. Une ampoule nue vissée au bout d'un fil électrique pendait du plafond et éclairait avec parcimonie le taudis. Il la heurta de la main, la lumière s'agita dans tous les sens et, balayant l'ensemble de la pièce, repoussa la pénombre, me dévoilant son terrible secret.

Recroquevillée sur le sol, pieds et poings liés, bâillonnée, une femme fixait avec terreur le monstre inhumain qui la menaçait d'un couteau. Tout à coup, son regard se porta vers la fenêtre. Elle m'aperçut. Je tressaillis et me renfonçai dans l'obscurité. *Arthura* vociférait, hurlait, ricanait, maître incontesté de la folie qui l'habitait. Au milieu du désordre, je percevais la souffrance de cette femme, ressentais jusque dans ma chair ses muets appels aux secours. Elle m'avait vu, l'espoir avait jailli de cette vision qui annonçait la délivrance. De longues minutes s'écoulèrent sans qu'il me fût possible de bouger le moindre petit doigt, tant j'étais effrayé. Jamais encore je ne m'étais senti aussi honteux, lâche et indigne d'être un être humain. Il fallait agir, maintenant, lui porter secours, hélas, j'étais bien incapable de surmonter ma peur. Mais une curiosité morbide et incontrôlable m'envahissait au fil des minutes, qui me fit bientôt me hisser jusqu'au rebord de la fenêtre, *pour voir*. Mal m'en prit. L'homme à son tour m'aperçut. Avec lenteur mais assurance, celui-ci se redressa et me toisa avec un sourire maléfique, de ces sourires pervers et vicieux qui vous glacent le cœur. Puis il se dirigea vers la porte, son couteau bien en main. Arc-bouté, le visage défiguré par la haine qui l'habitait, je le vis s'avancer vers moi tandis que je me redressais sur mon siège. Pétrifié, je fis alors ce que tout homme *sensé* aurait fait. Je tirai avec force sur le fil d'alimentation de mon ordinateur qui s'éteignit aussitôt, laissant *Arthura* au bout d'une phrase inachevée.

Je n'ai depuis jamais osé reprendre mon histoire là où je l'avais laissée, mais des traces de sang recouvrent régulièrement les lettres de mon clavier, me laissant penser qu'au moment où j'écris cette lettre, dans la réalité qui est la sienne, *la présence* perpétue des crimes à jamais impunis...

AI  
HUI  
A AI  
RTE  
URA  
RA  
RTI  
AR'  
THU  
URA  
HUI  
AI  
IUR  
RTH  
RA



Questions à **Cyrille de Sainte Maréville**, auteur de *Arthura*

**Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?**

Mes motivations sont : surprendre le lecteur, l'emmener vers une frontière qui dépasse son imagination, l'étonner. Je puise mes sources d'inspiration dans le regard muet des passants, leur façon de regarder ailleurs. Un bruit associé à une parole entendue peuvent créer en moi une image que je vais exploiter....

**Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?**

Le fantastique bien sûr ! J'avoue que j'ai un faible pour Philip K Dick.

**Comment t'est venue l'idée de ce texte ?**

En fixant mon clavier, tout simplement. Je me suis dit, peut-être y-a-t-il quelqu'un à l'intérieur ou au bout de mes doigts...

**Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ? être insatisfait de sa vie réelle ?**

Rien de tout cela. À mon sens, il faut être à l'écoute de cette voix intérieure qui vous dit : « écris, tu dois écrire sinon ta vie n'est rien... »

**Quelle créature de légende utilisée dans la littérature te fascine ou t'inspire le plus ?**

La créature du livre et du film *Alien*, je crois.

**Quelle serait ta réaction si tu croisais l'une de ces créatures de légende ?**

Oups... désolé, je ne voulais pas déranger...

**Quels sont tes projets ou prochains défis ?**

Adapter certaines de mes nouvelles à l'écran.

**Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?**

Une nouvelle devrait être publiée prochainement sur le site web de *Phenix-Mag*. Sinon, j'attends de nombreuses réponses d'éditeurs à qui j'ai adressé des histoires inquiétantes mais si délicieusement irréelles qu'on devrait en redemander....



Cyrille de Sainte Maréville

Présentation

AL  
HUI  
A AI  
RTE  
URA  
RA  
RTE  
ART  
THU  
URA  
HUI  
AI  
IUR  
ETH  
RA

## Épilogue

Ainsi s'achève ce neuvième voyage dans les *Univers d'OutreMonde*.

Notre prochaine escale aura sans doute lieu à la fin de l'année 2010 avec la découverte, notamment, des nouvelles des auteurs répondant à l'appel à textes athématique.

Notre portail s'enrichit tous les jours de chroniques et de critiques littéraires grâce à l'équipe de rédacteurs qui vous font partager leurs goûts et leur passion pour les livres.

En attendant une prochaine parution, nous vous souhaitons de passer un été agréable. Amoureux des mots et de l'Imaginaire, l'anthologie *Pouvoir et Puissance*, parue chez Sombres Rets et réalisée en collaboration avec OutreMonde, trouverait sans aucun doute sa place dans vos sacs de voyage et de plage.

À très bientôt, outre monde...

*Élie Darco pour toute l'équipe d'OutreMonde*

### Crédits :

Univers IX d'OutreMonde - Juin 2010 (revue apériodique)

<http://outremonde.fr> - [contact@outremonde.fr](mailto:contact@outremonde.fr)

Rédacteur en chef : Cyril Carau.

Maquette : Élie Darco.

Couverture : Yogh.

Auteurs : Hans Delrue, Aurélie Wellenstein, Philippe Deniel, Philippe Goaz, Thomas Spok, Nicolas Valinor, David Osmay et Cyrille de Sainte Maréville.

Chroniqueurs : Élie Darco, Aurélie Wellenstein, Tony Patrick Szabo et Didier Reboussin.

Illustrateurs : Clg, Alda, Élie Darco, Tony Patrick Szabo, Nathy, Jonathan Harker, Akae et Grem.

Comité de lecture : Rahan, Louisia, Didier Reboussin, Philippe Goaz, Élie Darco et Cyril Carau.

Corrections et relectures : Cyril Carau et Élie Darco.

Remerciements : Tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.



OutreMonde Univers 9 - Juin 2010

<http://outremonde.fr>

[contact@outremonde.fr](mailto:contact@outremonde.fr)